

MASTER DE SPECIALISATION EN ETUDES DE GENRE

Nom : SCHLIRF

Prénom : ATHINA

La misandrie : un concept violent ?

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévu dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : Schlirf Athina

Date : 12/08/24

Signature de l'étudiant·e :

Schlirf

Je tiens à remercier mon promoteur pour ses encouragements et ses réflexions qui ont nourri les miennes tout au long de ce travail. Je remercie également toutes mes amies, qu'elles soient misandres ou non, pour les discussions enrichissantes que nous avons eues sur ce sujet.

Table des matières

1. Introduction	1
2. “Moi les hommes je les déteste” au sein d’une tradition littéraire misandre	2
3. Étude théorique	4
3.1 La misandrie : une haine comparable à la misogynie ?	5
3.2 Histoire de la misandrie : une stratégie d’inversion du stigmaté	9
3.3 La misandrie comme moyen de rompre avec la politique de respectabilité	13
3.4 Le mouvement féministe est-il violent ?	14
3.5 La misandrie : une haine à prendre au pied de la lettre ?	18
3.5.1 Une haine métaphorique	18
3.5.2 La misandrie : une forme d’humour	20
3.6 Principales critiques à l’encontre de la misandrie	22
3.6.1 Une guerre des sexes renforcée par la misandrie	22
3.6.2 La misandrie exclut les hommes des luttes féministes	26
3.7 Synthèse	28
4. Analyse de controverse	30
4.1 Qu’est-ce qu’une controverse ?	31
4.2 Résumé de “Moi les hommes je les déteste”	32
4.3 Contexte de la controverse	33
4.4 Corpus	34
4.4.1 Détails du corpus : sources et intervenant·e·s	35
4.5 Structure de la controverse	38
4.6 Analyse du contenu	39
4.6.1 Une incitation à la haine	39
4.6.2 La misandrie : un appel à la sororité	43
4.6.3 Une haine décontextualisée	43
4.6.4 Réaffirmer son amour	44
4.6.5 Névroses et patriarcat fantasmé	46
4.6.6 Féministes contemporaines vs féministes du passé	47
4.6.7 Une misandrie made in USA	48
4.6.8 Une stratégie de renversement du stigmaté	49
4.7 Synthèse analyse de controverse	50
5. Conclusion générale	52

1. Introduction

Ce mémoire part d'un constat simple : de plus en plus de femmes de mon entourage s'autorisent des réflexions misandres. Ces femmes bruxelloises ont généralement la trentaine, elles sont hétéros, lesbiennes ou bisexuelles, votent à gauche et appartiennent à la classe sociale moyenne. Il m'arrive fréquemment de les entendre dire des phrases du type "*Moi les hommes, je peux plus les voir*", "*Oh non, il y aura que des mecs à cette soirée*", ou encore "*Un film d'homme, non merci*". Dans les manifestations féministes, des slogans misandres font également leur apparition. On peut lire sur certaines pancartes : "*Je ne suis pas misandre, j'ai un ami homme*" ou "*La misandrie sauve des vies*". Il y a également eu un livre, "*Moi les hommes je les déteste*" de Pauline Harmange, qui m'a profondément marquée. J'ai été fascinée par cette prise de position osée et par la possibilité de ne plus dépendre des hommes, de leur avis, du peu d'importance qu'il nous accorde. Ce livre m'a également intéressée en raison des différentes réactions qu'il a suscitées dans mon entourage. Là où certain·e·s y ont vu une forme d'émancipation, d'autres ont pensé que le livre créait une fracture entre les femmes et les hommes et un rejet de l'implication de ceux-ci dans les luttes féministes. Dès lors, j'ai voulu m'intéresser à la misandrie et aux nombreux débats qu'elle suscite.

Le terme misandre vient de *misos*, haine en grec ancien et de *aner* qui veut dire homme. Littéralement, la misandrie se traduit par la haine des hommes. Pour autant, peut-on se fier à cette définition ? La misandrie se résume-t-elle à une simple détestation des hommes ? Plus spécifiquement, nous nous sommes intéressés à la question suivante : la misandrie est-elle un concept violent ? Nous avons entrepris d'explorer la manière dont la misandrie peut être interprétée, nous demandant si, dans ses manifestations contemporaines, elle doit être assimilée à une violence similaire à la misogynie, ou si, au contraire, elle répond à une autre définition. À travers la controverse suscitée par la publication du livre "*Moi les hommes je les déteste*", nous examinerons les diverses prises de position, publiques et médiatiques, face à la misandrie et tenterons de comprendre pourquoi certaines personnes s'efforcent de la défendre tandis que d'autres la condamnent en l'estimant haineuse et donc potentiellement condamnable comme toute autre forme de haine.

Pour mener à bien ce travail, nous avons d'abord cherché à replacer le livre "*Moi les hommes je les déteste*" au sein d'une tradition littéraire misandre afin de mieux saisir la place qu'il occupe. Ensuite, nous avons effectué une étude théorique pour comprendre le phénomène social de la misandrie ainsi que ses enjeux. Puis, nous avons fait l'analyse de la controverse

suscitée par la sortie du livre *“Moi les hommes je les déteste”*. Pour ce faire, nous présenterons le corpus : quels sont les intervenant·e·s de la controverse et de quels journaux proviennent les articles de presse analysés. Nous ferons également ressortir les principaux arguments énoncés en faveur et en défaveur du livre. Enfin, nous présenterons les conclusions générales de la recherche et formulerons une réponse à la question qui a guidé ce mémoire.

2. “Moi les hommes je les déteste” au sein d’une tradition littéraire misandre

Avant de plonger dans l’étude théorique, il est intéressant de se pencher sur la place qu’occupe le livre *“Moi les hommes je les déteste”* au sein d’une tradition littéraire misandre. La misandrie, en tant que genre littéraire, peut-elle être interprétée comme une réaction aux siècles de tradition littéraire misogyne ? Dans son article intitulé *“La littérature française est-elle misogyne ?”*, l’écrivain et critique littéraire René Kopp (2018), spécialiste de la littérature française et des questions de genre, notamment sur la représentation des femmes, affirme sans équivoque que la tradition littéraire française est largement imprégnée de misogynie. Par exemple, on peut citer les écrits de Baudelaire où il décrit *“la femme”* comme *“naturelle, c’est-à-dire abominable”* (cité dans Reid, 2002, paragraphe 16). Il explique également qu’elle *“ne sait pas séparer l’âme du corps. Elle est simpliste, comme les animaux”* (cité dans Reid, 2002, paragraphe 16). De même, Flaubert, dans une lettre adressée à Louise Collet, mentionne que *“la littérature contemporaine est noyée dans les règles de femmes”* (cité dans Beizer, 1993, paragraphe 8). Plus récemment, on trouve Michel Houellebecq et ses romans misogynes dans lesquels les personnages féminins sont décrits comme de simples objets au service du plaisir masculin. Dans *“Sérotonine”* (2019), il dévalorise constamment les femmes et les insulte en les traitant fréquemment de *“putes”* et de *“salopes”*. Face à ces écrits misogynes, certaines femmes ont décidé d’exprimer, elles aussi, leur mépris pour le sexe masculin. Ainsi, Mireille Havet, poétesse et auteure du XIX^e siècle, écrit : *“Tristesse ! Tristesse, je ne puis rien supporter, j’ai en moi la haine de l’homme, l’instinct unique de la défense, de la fuite et de l’injure. Tout en eux me semble grossier et ridicule, j’ai la haine de leur corps, de leur chair, de leur sexe, de leur désir. Ils sont pour moi d’infâmes faiseurs d’enfants, blesseurs de rêves, ennemis et bourreaux de nos tendresses et de nos féminités. J’ai la haine de l’homme ! ”* (Cité dans Bouygues, 2011, paragraphe 7).

Le livre le plus emblématique de la misandrie est très probablement *“Scum”* (*Society for Cutting Up Men*) de Valérie Solanas, qui a particulièrement marqué les féministes de son époque et les générations d’après. L’auteure, bien qu’assez marginale, est ainsi devenue un symbole de la

misandrie. Après qu'elle ait tiré sur Andy Warhol en 1968, furieuse qu'il n'ait pas produit sa pièce de théâtre son texte a gagné en notoriété et a suscité de nombreuses controverses aux États-Unis. En France, l'affaire Solanas et Warhol n'est pas autant médiatisée, cependant, le Manifeste du SCUM a réussi à traverser l'Atlantique, notamment grâce à l'intervention de Emmanuèle de Lesseps (Védie, 2022). Celle-ci est une écrivaine française, éditrice et traductrice ayant contribué à mettre en avant les voix des femmes en littérature. Dans les années 70, elle a été active au sein du Mouvement de Libération des femmes et a été l'une des fondatrices de la revue Questions féministes. Elle a traduit le manifeste "*Scum*" et l'a introduit comme "*le premier manifeste pour la libération des femmes*" (Védie, 2022, p.306).

Il a rapidement attisé l'intérêt des féministes françaises, à tel point qu'il s'est rapidement épuisé, laissant de nombreuses féministes frustrées de ne pas pouvoir en obtenir une copie. C'est à ce moment-là que la cinéaste Carole Roussopoulos et l'actrice Delphine Seyrig ont eu l'idée de diffuser le contenu du livre en réalisant un court métrage dans lequel une lecture à haute voix du manifeste était faite (Fleckinger, 2009). "*Scum*", utilisant un humour incisif et violent, présente les hommes sous un jour méprisable et répugnant : "*Le mâle est un accident biologique ; le gène Y (mâle) n'est qu'un gène X (femelle) incomplet. En d'autres termes, l'homme est une femme manquée, une fausse couche ambulante, un avorton congénital. Être un homme, c'est avoir quelque chose en moins, c'est avoir une sensibilité limitée. La virilité est une déficience organique, et les hommes sont des êtres affectivement infirmes*" (Solanas, 2021, p.10)

Valérie Solanas demeure une source d'inspiration pour de nombreuses femmes, notamment pour Chloé Delaume, auteure et féministe misandre. Son ouvrage "*Les Mouffettes d'Atropos*" (2000) met en scène une protagoniste résolue à émasculer tous les hommes sur son chemin. Delaume fait fréquemment référence à "*Scum*", comme dans "*Le Cœur synthétique*" (2020), où l'héroïne se plonge dans la lecture du manifeste qui la guide, et la réconforte. Dans la lignée d'une littérature misandre, on peut aussi évoquer "*Baise-moi*" (1993) de Virginie Despentes. Les deux héroïnes de ce livre, Manu et Nadine, victimes d'un viol collectif, parcourent les routes en tuant ou menaçant les hommes qui ont le malheur de croiser leur route.

Plus tard, Pauline Harmange remet au goût du jour le mot misandre avec son livre "*Moi les hommes, je les déteste*" qui connaîtra un énorme succès (Védie, 2022). La même année, Alice Coffin (2020) publie son livre "*Le génie lesbien*" dans lequel elle exprime une hostilité marquée envers les hommes. Grâce à la popularité de ces deux autrices, la question de la haine

envers les hommes a été mise au premier plan, suscitant alors de nombreuses indignations. Face à tant d'écrits misogynes, peut-on considérer les livres misandres comme une volonté rééquilibrer la balance, une façon de répondre à une tradition littéraire qui a si longtemps dénigré les femmes ?

3. Étude théorique

La misandrie n'est que très peu abordée dans la recherche scientifique. Contrairement à la misogynie, aucune étude sociologique ou psychologique n'a été réalisée sur le phénomène de la misandrie, que ce soit en Europe ou au niveau mondial (Pipon, 2013). Cette étude théorique se basera donc sur un relativement petit nombre de recherches scientifiques. Nous mobiliserons l'article de la sociologue Védie (2022), intitulé *"Hating men will free you? Valerie Solanas in Paris or the discursive politics of misandry"*, qui examine la place du manifeste misandre *"Scum"* dans le mouvement féministe des années 70. Ensuite, nous utiliserons la thèse de l'historienne Pipon (2014) sur la misandrie dans les mouvements féministes de la deuxième vague. Nous nous référerons également aux travaux de Christine Bard (2020), historienne spécialiste du genre, sur la question de la violence au sein du féminisme et des stéréotypes antiféministes. Pour compléter notre analyse, nous intégrerons les réflexions d'Elsa Dorlin (2018) dans son livre *"Se défendre : une philosophie de la violence"*, qui aborde la haine symbolique et cathartique envers les hommes. Nous utiliserons également l'étude menée par les sociologues Lawrence et Ringrose (2018) sur l'humour misandre sur les réseaux sociaux féministes. Ensuite, nous examinerons les critiques de Bell Hooks, écrivaine, militante et théoricienne féministe, concernant les positions misandres au sein du féminisme. Enfin, nous étudierons les travaux d'Athena Mutua, professeure de droit spécialisée en théorie critique de la race et du genre, du philosophe Thomas Curry (2014), qui a travaillé sur les masculinités noires, et du chercheur William Smith (2010), spécialiste de l'éducation, de la psychologie et des études sur les minorités. Tous trois ont critiqué la misandrie, soulignant notamment le risque de perpétuation de la discrimination à l'égard des hommes noirs.

Afin d'affiner notre compréhension de la misandrie, nous nous pencherons également sur différents écrits de féministes se revendiquant misandres tels que Pauline Harmange, écrivaine et auteure du livre *"Moi les hommes je les déteste"*, qui se présente comme féministe radicale. Nous aborderons également Chloé Delaume, écrivaine et editrice, qui s'inscrit également dans une approche radicale et Alice Coffin, journaliste qui se définit comme militante féministe

queer, fondatrice de l'Association des journalistes LGBT. Son livre *“Le génie lesbien”*, accusé d’être misandre, a suscité la controverse.

3.1 La misandrie : une haine comparable à la misogynie ?

La misandrie est fréquemment assimilée à la misogynie, suggérant ainsi qu'elle est tout aussi violente et répréhensible que cette dernière. Dans cette optique, nous discuterons cette conception commune et explorerons comment les féministes misandres présentent la misandrie sous un jour différent.

Tout d’abord, les féministes misandres s’opposent au parallèle qui est fait entre misogynie et misandrie. Elles affirment que la misogynie correspond à la haine des femmes alors que la misandrie vise les hommes, non pas en tant qu’individus, mais en tant qu’incarnations d’un système patriarcal. Ainsi, la misogynie s’attaque directement aux femmes, simplement car elles sont femmes, alors que la misandrie critique la position de pouvoir dans laquelle se trouve les hommes. Le Larousse (2023) définit la misogynie comme suit : *“Qui éprouve du mépris, voire de la haine, pour les femmes ; qui témoigne de ce mépris”*. La misandrie est définie de la même manière : *“Qui éprouve du mépris, voire de la haine, pour le sexe masculin ; qui témoigne de ce mépris¹”*. D’après leur définition, ces deux concepts semblent se valoir. Pourtant, Chloé Delaume (2020), écrivaine française féministe, s’oppose à cette définition de la misandrie et particulièrement à l’expression *“sexe masculin”*. Pour elle, il s’agit plutôt de parler d’hommes qui incarnent un système dont ils profitent. Elle propose de définir la misandrie comme : *“Le fait d’éprouver de l’aversion pour les personnes exerçant le pouvoir masculin”* (p.10). Ainsi, Chloé Delaume met l’accent sur le caractère construit de la catégorie homme, il ne s’agit pas de détester l’homme car il est né homme mais plutôt en raison de la place dominante qu’il occupe dans le système. À l’inverse, Chloé Delaume (2020) explique que la misogynie est essentialiste et envisage la femme uniquement d’un point de vue biologique : celle-ci serait faible, tout juste bonne à la reproduction. Le misogyne se sent supérieur par nature. Alice Coffin, journaliste, militante féministe LGBT et élue écologiste, partage cette perspective. Elle affirme que ce que la misandrie vise *“ce n’est pas l’homme, c’est ce qui le constitue, socialement et culturellement, ce qu’elle méprise c’est la brutalité de sa jouissance à se vautrer dans ses privilèges”* (p.10). Dans son livre *“Moi les hommes, je les déteste”*, Pauline Harmange (2020) définit la misandrie comme *“un sentiment négatif général à l’égard de la*

¹ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/misandre>

gent masculine dans son ensemble” (p.19). Ce sentiment prend la forme d’un “*spectre allant de la simple méfiance à l’hostilité*” et précise qu’il vise les hommes cisgenres² bénéficiant de leurs privilèges masculins (p.19).

Ensuite, les féministes misandres soutiennent que la misandrie ne peut pas être considérée comme l’inverse de la misogynie car cela reviendrait à ignorer les facteurs contextuels et historiques qui différencient ces deux concepts. Dans sa définition de la misandrie, Le Larousse (2023) précise que celle-ci est l’inverse de la misogynie. Pauline Harmange (2020) s’oppose alors à cette définition. Selon elle, la misandrie et la misogynie ne sont pas les “*deux faces d’une même médaille*” (p.35). Il serait tentant de condamner la misandrie au même titre que la misogynie, en les considérant toutes deux comme une forme d’incitation à la haine. Néanmoins, Harmange (2020) estime que faire un parallèle entre la misandrie et la misogynie revient à négliger les facteurs sociaux à l’œuvre dans la domination masculine et à envisager la misandrie comme une discrimination systémique, ce qu’elle n’est pas. Ainsi, comparer ces deux notions alimente l’idée que nous aurions atteint une égalité entre hommes et femmes. Les féministes se revendiquant misandres cherchent à “*s’opposer à cette analyse dépolitisante*” (Harmange, 2020, p.155). Certaines considèrent même que la misandrie n’existe pas : elle n’est pas un système structurellement conçu pour opprimer les hommes (Harmange, 2020). Ceci revient alors à poser la question du caractère systémique de la misandrie. D’après Pauline Harmange (2020) et Chloé Delaume (2020), la haine des hommes n’est pas généralisée et intégrée à différents niveaux de la société. Il n’y a pas de normes, pas d’institutions et encore moins de structures qui perpétuent et renforcent la discrimination à l’égard des hommes, contrairement à la misogynie. En effet, la construction et la justification de la misogynie se sont appuyées sur des discours historiques, des mythes, des coutumes et des rites qui partagent le point de vue selon lequel le sexe féminin est inférieur à celui de l’homme : faible, mauvais, voire parfois dangereux (Daumas & Mékouar-Hertzberg, 2016). À l’inverse, les groupes masculinistes défendent l’idée que les hommes sont sujets à diverses formes de discrimination et d’oppression dans la société actuelle, souvent en réaction à ce qu’ils considèrent comme une montée en puissance de la domination féminine (Gourarier, 2017). Ils estiment être désavantagés dans plusieurs domaines tels que l’emploi, les droits parentaux, les représentations médiatiques.

Par ailleurs, un autre argument avancé par Pipon (2014) pour distinguer la misandrie de la misogynie est que celle-ci serait défensive. En effet, elle avance l’idée que la haine des hommes

² Le terme “cisgenre” désigne une personne dont l’identité de genre correspond au sexe assigné à la naissance.

telle qu'elle a été revendiquée par les féministes des années 70 peut être qualifiée de “*réaction-haine*” : une réaction défensive face à la misogynie. Selon cette perspective, la misandrie est un phénomène contextuel appréhensible principalement en tant que stratégie visant à contrer la haine et le mépris des femmes. Harmange (2020) semble partager ce point de vue quand elle parle de la misandrie comme d’un “*principe de précaution*” (p.19). Selon elle, la misandrie n’est pas l’inverse de la misogynie car elle existe en réponse au patriarcat. Elle est un moyen de se protéger. Les hommes n’ont nul besoin de protection car c’est eux qui “*détiennent le pouvoir*” se rendant coupables de violences sexistes dont les femmes, elles, sont les victimes (Harmange, 2020). Ainsi, dans un monde parfait, la misandrie n’aurait pas lieu d’être car il n’y aurait “*aucune raison de détester les hommes, puisqu’il n’y aurait pas besoin de s’en protéger*” (Harmange, 2020, p.157). Si certaines féministes sont misandres c’est parce qu’elles n’ont pas le choix : elles se doivent de détester les hommes au vu de tout ce qu’ils font subir aux femmes. Cette haine des hommes est alors un “*mécanisme de défense légitime contre la misogynie systémique*” (Cappelle, p.1). Ti-Grace Atkinson, une féministe et écrivaine influente dans le mouvement féministe de la deuxième vague aux États-Unis, parle d’un instinct de conservation (cité dans Pipon, 2013). La misandrie serait donc une réponse normale et nécessaire aux violences de genre omniprésentes dans notre société. D’après le site officiel du gouvernement français, l’immense majorité des victimes de violences conjugales sont des femmes³. En Belgique, d’après l’institut pour l’Égalité des femmes et des hommes, une femme sur sept en 2010 avait subi au moins un acte violent commis par son partenaire ou ex-partenaire au cours de l’année écoulée⁴, dans le cadre d’une relation hétérosexuelle. Selon Amnesty International, une femme sur quatre s’est déjà fait harceler physiquement dans des lieux publics et 24,9% d’entre elles se sont fait imposer des relations sexuelles forcées par leur partenaire⁵.

De plus, plusieurs autrices féministes misandres distinguent la misandrie de la misogynie en raison des conséquences différentes que ces deux formes de haine peuvent entraîner. La misogynie revêt diverses formes allant des attitudes hostiles envers les femmes à la violence physique ou psychologique (Daumas & Mékouar-Hertzberg, 2016). Dans un article sur la misandrie qui étudie la place du manifeste misandre “*Scum*” dans le mouvement féministe français des années 70, la sociologue Védie (2022) lie la misogynie à une émotion violente qui

³ <https://mobile.interieur.gouv.fr/Media/SSMSI/Files/Interstats-Analyse-N-52>

⁴ https://igvm-iefh.belgium.be/fr/activites/violence/violence_entre_partenaires

⁵ <https://www.amnesty.be/campagne/droits-femmes/viol/campagne-viol-belgique-2014-archives/>

visé à soumettre ou opprimer les femmes, contrairement à la misandrie qui n'aurait pas cette vocation de soumission. Dans sa thèse sur la place de la misandrie dans les mouvements féministes de la deuxième vague, l'historienne Pison (2014) rejoint cette idée en précisant que cette haine revendiquée des hommes est profondément différente de la misogynie puisque les mouvements féministes de la deuxième vague n'ont pas cherché à détruire ou opprimer les hommes. En réalité, ces mouvements étaient principalement non violents. La misandrie n'a pas la même dangerosité que la misogynie puisqu'elle ne tue pas : *“Si la misandrie a une cible, elle n'a pas de victimes (...) on ne tue ni ne blesse personne, on n'empêche aucun homme d'avoir le métier et les passions qu'il veut, de s'habiller comme il veut, de marcher dans la rue la nuit tombée, et de s'exprimer comme bon lui semble”* (Harmange, p.40). Comme l'explique Pison (2014) : *“alors que la misogynie est responsable d'actes violents envers les femmes pouvant aller jusqu'à la mort, et socialement longtemps considérés comme normaux (le viol, les violences conjugales, l'excision, etc.), aucune violence physique n'a en revanche pu être imputée à la misandrie”*. (p.19). Il n'y a pas de terrorisme misandre alors qu'il y a bel et bien eu des attaques à caractère misogyne. Celle, par exemple, du 6 décembre 1989, dans laquelle une fusillade à l'école polytechnique de Montréal a causé la mort de 14 femmes. L'auteur des coups de feu, Marc Lépine, les a délibérément ciblées. Ses motivations misogynes étaient clairement exprimées dans une lettre où il disait sa haine des féministes estimant qu'elles lui auraient gâché la vie, et accusant les femmes de vouloir s'accaparer les avantages dévolus aux hommes⁶. Cependant, est-ce que cela veut dire que les féministes ne pourraient pas aussi adopter des comportements violents ? À long terme, la misandrie, vue par certaines féministes comme une forme de légitime défense contre les oppressions patriarcales, pourrait-elle éventuellement mener à des actes de violence envers les hommes ? Ces interrogations sur l'emploi de la violence seront approfondies au point 2.4. Notons tout de même que les groupes masculinistes adoptent une position différente et estiment que certaines mesures telles que l'instauration de quotas ou de politiques de discrimination positive en faveur des femmes nuit aux hommes en créant une forme de discrimination à leur encontre. Ils soutiennent également que certaines décisions des tribunaux les privent injustement de leur rôle de parent, notamment en ce qui concerne la garde des enfants (Gourarier, 2017).

⁶ <https://www.rtbfb.be/article/il-y-a-30-ans-un-homme-exprimait-sa-haine-des-femmes-en-tuant-14-etudiantes-a-montreal-1038248>

3.2 Histoire de la misandrie : une stratégie d'inversion du stigmat

Replacer la misandrie dans son contexte historique permet de mieux comprendre pourquoi certaines féministes se déclarent misandres. Dans cette partie, nous nous pencherons donc sur l'histoire de la misandrie afin de comprendre quelle fonction elle occupe au sein du féminisme. Dans son livre portant sur la misandrie au sein du Mouvement de Libération des Femmes (MLF), l'historienne Colette Pison (2014) fait remarquer que le terme “*misandrie*” apparaît pour la première fois dans plusieurs dictionnaires durant les années 1970. D'après elle, ceci suggère que l'émergence de la seconde vague féministe a engendré l'introduction de mots stigmatisants visant à discréditer le mouvement. La presse féministe a tenté à plusieurs reprises de rectifier le tir : par exemple, “*La voix des femmes*”, journal féministe lyonnais, en précisant que la volonté politique de s'organiser entre femmes n'est pas fondée sur la détestation et le rejet des hommes (Jacquemart et Masclet, 2017). Néanmoins, Pison (2014) a également souligné le fait que, même si seule une minorité avait adopté ce discours de haine envers les hommes, il constituait un élément de la rhétorique des activistes du MLF. En effet, dans “*Le torchon brûlé*”, le magazine édité par le Mouvement de libération des femmes, une contributrice anonyme écrit : “ *De toute façon, les gars sont misogynes, d'accord ; mais moi, depuis que je suis née, je suis, euh, la même que le misogyne ; l'équivalent (...). Avec des amis, on a commencé à chercher partout, dans le dictionnaire, le grand, le petit, partout dans la littérature, rien. Autrement dit, dans ce monde fait et construit pour eux, les hommes ont le droit de ne pas aimer les femmes. Les femmes, bien sûr, n'ont pas le droit de les détester [. . .]. C'est à nous d'inventer ce mot* ” (Pison p.17).

Partout où des mouvements féministes ont été historiquement significatifs persiste un tenace préjugé selon lequel les féministes nourriraient une aversion envers les hommes (Védie, 2021). Ainsi la misandrie est utilisée comme une arme par les antiféministes : les féministes jugées trop “*agressives* ” ou “*trop extrêmes*” dans leurs idées sont alors qualifiées de misandres et accusées de haïr les hommes et de vouloir les soumettre tout en prétendant revendiquer une égalité des sexes (Pauline Harmange, 2020). En France, ce stéréotype s'est récemment renforcé à la suite du mouvement #MeToo et #BalanceTonPorc (Védie, 2021). Ces tentatives de diabolisation qui utilisent la misandrie comme argument pour discréditer et susciter de l'hostilité envers le féminisme ne sont pas nouvelles. Ce stéréotype perdure depuis la fin du XIXe siècle, comme l'a souligné l'historienne Christine Bard (2020). En effet, depuis les mouvements en faveur du suffrage des femmes, les féministes ont été régulièrement accusées de détester les hommes (souvent en raison de leur supposé lesbianisme) et de promouvoir une

“supériorité féminine” (pp.305-308). Depuis la seconde vague féministe, l'accusation de “misandrie” (allant souvent de pair avec le reproche d'être trop agressive et virulente) constitue l'un des arguments fréquemment utilisés par les mouvements masculinistes. Ce terme est employé pour décrire une vision où les hommes seraient les victimes d'un “complot” visant à instaurer une domination féminine (Dupuis-Déri, 2012).

Ensuite, dans une thèse sociologique en étude de genre sur la question du lesbianisme en France, Eloit (2019) met en lumière la prépondérance des accusations de misandrie envers les lesbiennes. Celles-ci sont souvent accusées de perturber une supposée harmonie naturelle entre les hommes et les femmes. La misandrie est alors souvent considérée comme le fait des lesbiennes “hystériques”. Par ailleurs, les féministes sont également fréquemment accusées d'être des lesbiennes ce qui suggère implicitement qu'elles détestent les hommes. Ces insinuations ont pour but de discréditer leur lutte et leur engagement. Ainsi, dans le contexte des mouvements féministes des années 70, il était fréquent que certaines féministes prennent part à la stigmatisation des lesbiennes, ceci afin de faciliter leur propre combat (Eloit, 2018).

Cette persistance du stéréotype selon lequel les féministes détestent les hommes réapparaît périodiquement comme un élément de la rhétorique antiféministe. Il n'est donc pas surprenant que certaines féministes rejettent la misandrie, refusant ainsi de s'enfermer dans un stéréotype dégradant que l'on cherche à leur imputer (Védie, 2021). Cependant, plutôt que de s'efforcer à prouver qu'elles ne détestent pas les hommes, ce qui leur semble peine perdue, certaines féministes choisissent de revendiquer ouvertement leur misandrie. Ainsi, dans son article “*Hating men will free you? Valerie Solanas in Paris or the discursive politics of misandry*”, la sociologue Védie (2020) propose que la misandrie puisse être considérée à la fois comme un stigmate antiféministe et une tactique discursive féministe. Elle suggère que les stéréotypes liés à l'image de la féministe agressive, émasculante et haineuse, que l'on cherche à éviter à tout prix, pourraient être contrôlés voire désamorçés par le biais de la misandrie féministe. En effet, le stéréotype selon lequel les féministes détestent les hommes constitue un mécanisme discursif qui rend les discours féministes inaudibles. À partir des travaux d'Erving Goffman, Védie (2022) propose de considérer la misandrie comme un stigmate. Ce dernier est défini par Ervin Goffman comme : “quelque chose qui provoque, au sein d'une interaction sociale donnée, le discrédit de l'identité sociale d'un individu ; la répartition sociale du crédit et du discrédit traçant la frontière entre les individus considérés comme normaux et ceux jugés déviants” (cité Védie, 2022, para. 14). “Les processus sociaux de stigmatisation” impliquent des stratégies de “gestion du stigmate” permettant de réduire l'écart entre l'identité sociale perçue et

l'identité sociale réelle, comme le décrit le sociologue. Cela signifie que les individus stigmatisés doivent essayer de réduire l'écart entre la manière dont ils se perçoivent individuellement et la façon dont la société les perçoit en raison de cette stigmatisation. En s'appuyant sur cette définition, Védie (2022) propose que les discours sur la prétendue haine des hommes stigmatisent certaines féministes. Le fait qu'elles soient fréquemment accusées d'être des lesbiennes implique l'idée que leur engagement dans le féminisme est basé sur leur aversion envers les hommes. Ces accusations n'ont en réalité qu'un seul but : discréditer leur lutte. Il s'agit d'une forme de "*stigmatisation transitive*"⁷ : les féministes sont dévalorisées dans les discours dominants en raison de leur association avec un groupe déviant : celui des lesbiennes (Védie, 2020).

De plus, Védie (2022) propose que "*cette stigmatisation fonctionne comme un dispositif discursif qui transmet et applique des normes, dont l'effet est d'établir des corps spécifiques - comme des non-sujets*" (para 16). Dit autrement, la misandrie au sein du féminisme doit être abordée comme faisant partie d'un débat plus vaste concernant les possibilités d'exprimer des opinions critiques dans un espace social où ce sont les représentations des dominants qui priment. Ainsi, les accusations de misandrie sont "*un mécanisme de silenciation*" : c'est un moyen d'empêcher l'expression de la colère des opprimées envers leurs oppresseurs (Harmange, 2020).

En outre, Védie (2022) se questionne sur les stratégies que les féministes ont déployées pour contrer les effets néfastes du terme. L'une d'entre elles consiste à "*retourner le stigmat*". Cette notion définit la capacité d'un individu à intégrer le stigmat dans son propre discours, en le transformant en un élément positif de son identité. Ce concept du retournement du stigmat a été théorisé par le sociologue Ervin Goffman (1963) dans "*Usages sociaux des handicaps*" et par le sociologue Pierre Bourdieu (1980) dans "*L'identité et la représentation*". Dans son ouvrage "*Excitable speech*", Judith Butler (1997) se penche sur les stratégies linguistiques et reprend également ce concept d'inversion du stigmat. Elle soutient que le pouvoir des mots n'est en aucun cas univoque. En réalité, il est possible de donner une nouvelle signification à la

⁷ Processus par lequel une personne ou un groupe est stigmatisé à cause de leur lien avec un groupe déjà stigmatisé. Autrement dit, les attributs négatifs associés à un groupe peuvent être attribués à ceux qui sont perçus comme étant proches de ce groupe (Pryor, J. B., Reeder, G. D., & Monroe, A. E. (2012). The infection of bad company: Stigma by association. *Journal of Personality and Social Psychology*, 102(2), 224-241. <https://doi.org/10.1037/a0026270>)

soi-disant insulte en inversant contextuellement ses effets (Védie, 2021). Dans un livre intitulé *"Archives des mouvements LGBT+"*, le sociologue Antoine Idier (2018) retrace le parcours des mouvements LGBT depuis 1970 jusqu'à nos jours. Il met en lumière la stratégie adoptée par certains groupes minoritaires consistant à revendiquer des termes insultants afin de construire une identité positive. Il cite, par exemple, Le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) qui, en 1971, proclamaient dans les rues : *"Nous sommes un fléau social"*, en réponse à une loi de 1960 qui stigmatisait l'homosexualité. Cette démarche de réappropriation n'est pas exclusive aux luttes LGBT, elle se retrouve également dans les mouvements anti-racistes, comme en témoigne l'utilisation du terme *"nègre"*, notamment revendiqué dans *Le Monde* de la musique (Idier, 2018).

En s'appuyant sur l'analyse de plusieurs autres auteurs et autrices, Védie (2022) argumente que les revendications misandres féministes sont des stratégies d'inversion du stigmat. Lorsque les féministes disent haïr les hommes, elles changent la signification de l'injure afin de neutraliser le potentiel disqualifiant du terme. Ainsi, la misandrie relève d'un défi stratégique et discursif visant à utiliser et retourner le pouvoir des mots. Une stratégie que semble utiliser Pauline Harmange quand elle déclare : *"Peu importe ce qu'on dit, à partir du moment où on critique les hommes, on est taxée de misandre. C'est là que je me suis dit : en fait, c'est tout à fait ça "* (p.2, Cappelle, 2020). Toutefois, Harmange (2020) décèle un certain malaise à revendiquer une haine des hommes, même dans les milieux féministes. La stratégie d'inversion du stigmat semble donc parfois ne pas fonctionner. En effet, Judith Butler (1997) souligne que l'efficacité de la stratégie d'inversion de la stigmatisation est incertaine, et que le terme "misandrie" pourrait avoir du mal à se libérer de son histoire. Elle rappelle que les discours ne sont pas constamment renouvelés (as cited in Védie, 2022). Par exemple, le manifeste misandre *"Scum "* que nous aborderons plus en détail au point 2.5 a été utilisé et interprété aussi bien par les antiféministes que par les féministes, ce qui en fait un document controversé. Pour certains·es, il fournit une confirmation satisfaisante de leurs préjugés sur les mouvements féministes, qu'ils perçoivent comme orientés vers l'oppression des hommes (Védie, 2022). Papon (2014) va jusqu'à affirmer que la misandrie des féministes des années 70 a entravé le mouvement et l'a conduit dans une *"impasse"*. Selon elle, l'agressivité de certaines activistes du MLF ont dissuadé les générations futures de s'identifier comme féministes. Elle insinue même que cela a contribué à l'effacement du mouvement, en partie à cause de la stigmatisation du lesbianisme radical. Dans cette perspective, il est pertinent de se demander si la misandrie peut être considérée comme une stratégie efficace de retournement du stigmat. Autrement dit,

peut-elle permettre aux femmes de s'affirmer face à des siècles d'oppression et de préjugés sexistes en renvoyant aux hommes les mêmes attitudes et comportements discriminatoires qu'ils ont infligés aux femmes ? Ou bien, risque-t-elle de renforcer les stéréotypes négatifs autour du féminisme, notamment celui d'un mouvement radicalement anti-hommes ?

3.3 La misandrie comme moyen de rompre avec la politique de respectabilité

Outre la reconnaissance de la misandrie en tant que tactique d'inversion du stigmate, Védie (2022) soutient également que l'utilisation stratégique de la misandrie peut contribuer à briser les contraintes restrictives de la politique de respectabilité et à atténuer ses effets paralysants.

Lorsqu'il est employé dans le contexte des mouvements sociaux, le concept de "*politique de respectabilité*" renvoie à une stratégie visant à combattre la stigmatisation. Il englobe une approche axée sur l'apparence et la réputation, cherchant ainsi à neutraliser les représentations négatives associées à une minorité, dans le but de faire valoir ses luttes (Védie, 2022). Le terme "*respectabilité*" est mobilisé pour la première fois par la sociologue Beverley Skeggs dans son étude sur les femmes blanches des années 80 de la classe ouvrière anglaise (cité dans Tabutaud, 2016). Elle démontre que la respectabilité est une exigence fondamentale. Dans ce contexte, la féminité constitue une manière de prouver sa respectabilité et de contrer la stigmatisation liée à leur classe sociale (Tabutaud, 2016). Ces jeunes filles évoluent avec la peur de ne pas se comporter "*comme il faut*", ce qui conditionne leur façon de s'habiller, de se tenir, de s'exprimer etc. Jugées sur leur apparence, elles adoptent les codes de la féminité bourgeoise. Elles doivent se montrer désirables mais pas vulgaires. Ces femmes sont conscientes que leur sexualité joue un rôle essentiel dans leur quête de respectabilité sur le marché matrimonial. Le mariage représente non seulement une source de sécurité, mais également un moyen de renforcer leur respectabilité et de contrer le stéréotype de la femme populaire à la sexualité débridée (Tabutaud, 2016).

Ensuite, la politique de respectabilité est également une approche utilisée dans les luttes des droits LGBTQ+. Elle fait référence à la tentative des groupes LGBTQ+ de se présenter d'une manière socialement acceptable afin de faire valoir leurs droits. Dans le contexte des luttes pour les mariages homosexuels, cela peut impliquer des efforts pour présenter les relations homosexuelles comme étant aussi "*normales*" que les relations hétérosexuelles, en mettant l'accent sur des éléments tels que la monogamie, la stabilité et la conformité aux rôles de genre traditionnel (Matsick & Conley, 2015). Par conséquent, les mariages entre partenaires de même sexe ne changeraient pas radicalement la signification du mariage, ce qui mettrait fin aux

justifications de la droite conservatrice fondées sur la préservation du mariage traditionnel (c'est-à-dire la croyance que les couples de même sexe auraient des valeurs maritales différentes en termes d'amour, d'engagement, d'intimité) (Matsick & Conley, 2015). Toutefois, cette approche comporte le risque de perpétuer des normes oppressives, au lieu de les remettre en question et de les transformer. Par exemple, dans le contexte des mariages homosexuels, la politique de respectabilité renforce la croyance sociétale selon laquelle le mariage (et la monogamie) est la forme supérieure de relations amoureuses (Matsick & Conley, 2015). En tentant d'assimiler les relations lesbiennes et gays aux relations hétérosexuelles, le risque est de participer à une normativité plutôt que d'essayer de faire valoir les différences et l'acceptation des différentes formes de relation. Ainsi, la politique de respectabilité peut alors participer à la perpétuation des normes oppressives.

Dans le contexte du féminisme, la politique de respectabilité représente une stratégie collective où les femmes adoptent et adhèrent aux normes traditionnelles de la *"bonne"* féminité pour légitimer leurs revendications et obtenir leurs droits. Cette approche consiste à présenter une image conforme aux attentes sociales concernant le comportement, l'apparence et les attitudes attendues des femmes, dans le but de rendre le mouvement féministe plus acceptable et crédible aux yeux du grand public et des institutions. En cherchant ainsi à se conformer aux attentes patriarcales, les femmes risquent de limiter leur propre liberté. La misandrie serait alors un moyen de s'émanciper de ces impératifs et constitue une stratégie discursive visant à contrer les impératifs de respectabilité (Védie, 2022). Ces considérations permettraient d'expliquer la fascination qu'a suscitée *"Scum"* chez les féministes. Pour elles, Valérie Solanas représente une manière provocatrice de répondre au stéréotype de la haine des hommes. Védie (2022) suggère que la misandrie, en tant que stratégie discursive, offre de nouvelles perspectives pour l'expression de la colère dans le discours féministe, s'opposant ainsi à la politique de respectabilité.

3.4 Le mouvement féministe est-il violent ?

Avant de se demander si la misandrie constitue une forme de violence, il est pertinent d'examiner le rôle et la place de la violence en général au sein du féminisme. L'Organisation Mondiale de la Santé définit la violence comme *"étant la menace ou l'utilisation intentionnelle de la force physique ou du pouvoir contre soi-même, contre autrui ou contre un groupe ou une communauté, qui entraîne ou risque fortement d'entraîner un traumatisme, un décès, des*

dommages psychologiques, un mal développement ou une carence”⁸. Pour Yves Michaud (2014), philosophe et essayiste français, la violence se résume souvent à des actions impliquant l'usage de la force contre autrui et entraînant des dommages corporels. Cependant, un acte est considéré comme violent seulement en regard des normes établies. Par exemple, on parle de violences policières uniquement lorsque l'usage de la force excède les limites légales de son application. D'après lui, il existe donc des actes que nous reconnaissons tous comme violents tels que la torture, le meurtre et les agressions physiques. En revanche, il y en a d'autres pour lesquels les opinions varient, notamment en fonction du temps et du lieu. Par exemple, la violence familiale a longtemps été perçue comme normale, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Christine Bard, historienne spécialiste de l'histoire des femmes, explique que malgré l'absence d'actes violents du mouvement féministe dans l'histoire, les féministes sont souvent accusées d'exagérer, d'être excessives et violentes. Dans cette partie, nous verrons comment Christine Bard (2020) décortique ce stéréotype.

Premièrement, l'idée selon laquelle les féministes, particulièrement celles de la deuxième vague, sont violentes est solidement ancrée. Pourtant, les informations disponibles sur cette prétendue violence sont vagues et se résument souvent à un acte symbolique qui a marqué l'image du féminisme aux États-Unis à la fin des années 1960 : le “*bra-burning*” (Bard, 2020). Cet événement fait référence à des féministes qui auraient brûlé leurs soutiens-gorges en protestation face au concours de Miss America. D'après Christine Bard (2020), il s'agit pourtant d'une légende urbaine. En réalité, elles auraient simplement jeté des objets symbolisant leur oppression dans une poubelle (talons, soutien-gorge, magazine playboy etc.). Pourtant, l'image de ces féministes américaines folles de rage brûlant leurs soutiens-gorges voyageant à travers le monde et laissant une empreinte durable sur les générations suivantes. Pour Christine Bard (2020), ce prétendu événement sert la cause antiféministe. En effet, il exploite l'imaginaire religieux en évoquant l'enfer et le bûcher destiné aux sorcières. Plus important encore, il tourne en dérision les militantes, présentant la cause du soutien-gorge comme quelque chose d'insignifiant. Le féminisme est alors réduit à un simple problème vestimentaire.

Deuxièmement, Christine Bard (2020) identifie une autre représentation de la “*violence*” du féminisme : la prétendue castration des hommes. Les féministes sont accusées de vouloir émasculer les hommes et les soumettre. Le manifeste misandre “*Scum*” de Valérie Solanas

⁸ <https://www.emro.who.int/fr/violence-injuries-disabilities/violence/>, consulté le 2/08/24

semble confirmer cette hypothèse. “*Scum*” serait l’acronyme de Society for cutting up men, littéralement : association pour émasculer les hommes. Via un processus d’inversion, l’auteure appelle à la libération des femmes par le recours à la violence envers les hommes. Elle est également connue pour avoir tiré sur Andy Warhol en 1968 ce qui lui vaudra d’être condamnée à trois ans de prison pour tentative de meurtre avec préméditation. Bien que Valérie Solanas n’ait jamais revendiqué cet acte comme étant féministe, il reste dans les mémoires en tant qu’illustration de la violence attribuée aux féministes.

Troisièmement, Christine Bard (2020) explique que le principe de non-mixité, considéré comme l’aspect symboliquement le plus “*violent*” du mouvement féministe, est souvent interprété comme la preuve que les féministes éprouvent de l’aversion envers les hommes. La pratique de la non-mixité s’est peu à peu diffusée dans les mouvements sociaux américains des années 1960 (Jacquemart & Masclet, 2017). Elle a d’abord été revendiquée par certains mouvements pour les droits civiques qui considèrent que les personnes blanches prendraient trop de place dans leurs luttes et que celles-ci ne pourraient être véritablement émancipatrices que si les Noir.e.s pouvaient parler pour eux-mêmes/elles-mêmes (Jacquemart & Masclet, 2017). D’abord aux États-Unis puis en France, cette forme militante va prendre de l’ampleur dans les années 1970 avec l’affirmation des mouvements féministes. Toutefois, la pratique de la non-mixité est loin d’être directement adoptée au sein du mouvement féministe français (Talpin, 2018). Elle est le fruit d’un long processus au cours duquel les militantes, pour beaucoup confrontées au sexisme des collectifs politiques de gauche, prêtent une attention particulière à la reproduction des rapports sociaux de sexe au sein des groupes militants (Talpin, 2018). Au fil des années 1970, elles théorisent alors la non-mixité comme un outil d’émancipation et au fil des expériences pratiques elle devient une évidence dans les mouvements féministes. Elle occupera notamment une place centrale dans le Mouvement de libération des femmes (MLF). C’est d’ailleurs pour cette raison que le MLF a suscité énormément d’hostilité. Ce principe de non-mixité a été justifié par la volonté de ne pas vouloir inviter l’opresseur à participer aux discussions sur la libération des opprimées. Certaines militantes pointent du doigt les dynamiques de pouvoir qui persistent même au sein de groupes qui prétendent les contester. Ainsi, des hommes supposés être des alliés réitèrent des formes de domination au sein des mouvements féministes. De plus, ces espaces non mixtes ont également pour but de favoriser la sororité, l’expression et l’écoute sur des sujets intimes tels que le corps et la sexualité (Bard, 2020).

Ainsi, Christine Bard (2020) estime que le mouvement féministe dans son ensemble fait le choix de prôner la non-violence. Aucune forme d'attentat, de manifestation violente ni d'assassinat n'est préconisée. Pour Bard (2020), le seuil de la violence admis n'est pas le même pour les femmes. Celles-ci ont été exclues des rôles impliquant l'utilisation de la violence, tels que le monopole masculin sur les armes, et ont été fortement stigmatisées lorsqu'elles osaient s'en emparer, notamment pendant les révolutions. La société n'accepte pas la violence émanant des femmes, et dans la vie quotidienne, le moindre excès verbal peut transformer une femme en colère en une “*hystérique*”. C'est à travers ce prisme sexiste que la violence est jugée, son seuil de tolérance devient alors particulièrement bas quand il s'agit des femmes. D'après elle, ceci explique en grande partie la croyance selon laquelle les féministes sont violentes malgré l'absence d'actes violents du mouvement féministe dans l'histoire.

Toutefois, cette conception selon laquelle les mouvements féministes sont non-violents n'est pas partagé par tout le monde. En effet, certain·e·s recensent tout de même une violence dans certains combats féministes. Par exemple, dans son livre “*se défendre : une philosophie de la violence*”, la philosophe Elsa Dorlin (2018) explique que les suffragettes anglaises ont opté pour l'action directe violente afin d'obtenir le droit de votes. Sous l'influence de la militante Emmeline Pankhurst qui a fondé le WSPU (Women's Social and Political Union), les suffragettes ont mené diverses actions militantes violentes, telles que des incendies volontaires, la dégradation de bâtiments officiels et d'œuvres d'art et même l'utilisation de bombes (Belliard, 2020). Par exemple, en 1913, lorsqu'elles ont perpétré un attentat à la bombe contre le premier ministre David Lloyd George (Belliard, 2020) p.2). Elsa Dorlin (2018) mentionne également la militante, Edith Garrud qui a fondé le “*Suffragettes Self-Defense Club*”, visant à enseigner aux femmes le Ju-Jitsu, un art martial japonais. Cette initiative s'avérait utile pour faire face à la répression policière, mais aussi pour lutter contre le harcèlement de rue et la violence domestique qu'elles subissaient. On peut également envisager que ce seuil de tolérance à la violence est également lié à des critères de classe sociale. Ainsi, des femmes ouvrières émeutières, perçues comme moins “*respectables*”, pourraient engager plus facilement des actions militantes violentes.

La perception de l'emploi de la violence par les mouvements féministes suscite des opinions variées. Selon Christine Bard (2020), le mouvement féministe n'est pas violent mais cette perception peut découler d'une interprétation erronée à cause du simple fait que l'emploi de la violence n'est pas toléré chez les femmes /à cause du simple fait que l'usage de la violence par les femmes n'est pas toléré de la même manière voire pas du tout. En revanche, d'autres

soulignent que les combats féministes, notamment celui des suffragettes, ont parfois été marqués par des actes de violence. Tendons-nous à minimiser ou à ignorer les luttes féministes en ne les considérant pas comme des adversaires réels capables de recourir à la violence ? Ou bien, avons-nous une vision déformée du féminisme où les actions défensives ou revendicatives des femmes sont interprétées comme des manifestations de violence plutôt que comme des réponses légitimes à des injustices ou des oppressions ? En d'autres termes, des comportements ou des propos qui seraient considérés comme acceptables ou justifiés s'ils émanaient d'hommes peuvent être perçus comme excessifs ou agressifs lorsqu'ils viennent de femmes ? Par exemple, un homme exprimant fermement son avis est souvent perçu comme assertif alors qu'une femme risque d'être jugée agressive. On peut également se demander si l'emploi de la violence est perçu comme illégitime dans d'autres mouvements sociaux, comme c'est le cas pour le mouvement féministe. Par exemple, selon Kumari Jayawardena (1995), historienne spécialisée en études postcoloniales, la violence observée dans les mouvements anticoloniaux est souvent perçue comme une réponse justifiée à l'oppression, une lutte légitime pour la liberté et l'indépendance. En revanche, la violence dans les mouvements féministes est fréquemment considérée comme injustifiée.

3.5 La misandrie : une haine à prendre au pied de la lettre ?

Précédemment, nous avons vu que la manière dont on se représente la violence au sein du mouvement féministe varie considérablement. Dès lors, comment peut-on envisager les discours misandres comme ceux présents dans *“Moi les hommes je les déteste”* de Pauline Harmange ou encore les propos particulièrement virulents repérés dans *“Scum”* de Valérie Solanas ? Pour répondre à cette question, nous étudierons la dimension métaphorique et humoristique que peut revêtir la misandrie.

3.5.1 Une haine métaphorique

D'après Védie (2022), la violence que peut contenir certains discours misandres n'est pas toujours à prendre au premier degré. En effet, la misandrie pourrait être considérée comme un moyen d'expression d'une haine fantasmatique et cathartique permettant d'accroître son agentivité.

Le manifeste *“Scum”* de Valérie Solanas a laissé une empreinte profonde chez certaines militantes du mouvement féministes des années 70. Deux aspects ont fortement marqué et influencé les féministes : le rêve d'un monde dépourvu d'hommes et une imagerie politique

caractérisée par une violence frontale et assumée (Védie,2022). Ce constat reflète deux éléments essentiels de la misandrie telle que revendiquée par certaines féministes : une dimension symbolique prédominante et des effets d'émancipation (Védie, 2022). Certaines envisagent "*Scum*" comme un moyen de partager et d'explorer des fantasmes, semblables à ce que l'on retrouve dans les jeux vidéo. Il s'agit alors de projections imaginaires qui n'ont pas pour vocation de se concrétiser mais plutôt d'enrichir les représentations politiques féministes (Védie, 2022). Il n'y a pas de projet politique d'extermination des hommes mais bien un "*fantasme collectif*", "*une fiction cathartique*" dans laquelle les hommes auront tout simplement disparu (Pipon, 2014). Védie (2022) envisage la misandrie comme une "*métaphore*", une figure de style et non un projet politique réel de haine. N'étant dès lors pas à considérer littéralement, il convient plutôt de s'interroger sur les effets de cette imagerie. Védie (2022) soutient que la misandrie permet une revalorisation des femmes via une revendication d'une violence cathartique. Certaines féministes, comme Christiane Rochefort, membre fondatrice du Mouvement de Libération des Femmes (MLF), se servent de l'imagerie de la violence physique du manifeste pour réclamer symboliquement le pouvoir dont les femmes sont privées en raison du patriarcat (as cited in Védie,2022). Selon elle, la violence est utile car la condition de victime des femmes est envisagée comme naturelle et non comme un fait social problématique. Adopter ce statut de victime et réagir en conséquence c'est faire exactement ce que l'opprimeur attend de nous. Ainsi, elle considère que la violence est le seul moyen de se faire entendre par les dominants. Ainsi, la misandrie est considérée comme l'unique discours politique pouvant être compris par l'opprimeur, et qui ne sera pas d'emblée neutralisé et réduit au silence (Védie,2022). Pour Harmange (2020), la misandrie permet de "*s'éloigner du rôle limité des femmes douces et pacifiques, presque passives*" (p.33).

Ensuite, dans son livre *Se défendre : une philosophie de la violence*, Elsa Dorlin (2018) aborde le jeu vidéo *Hey baby !* créé par Suyin Looui. Dans ce jeu vidéo, vous incarnez le personnage d'une femme armée d'un fusil qui déambule dans une ville. Vous êtes alors interpellée par plusieurs hommes qui vous lancent des phrases telles que "*Hey baby, nice legs*". Face à ce harcèlement de rue, deux choix s'offrent à vous : vous pouvez décider de répondre "*thanks*" et continuer votre route, néanmoins inquiète. L'harcelleur fait alors semblant de vous laisser tranquille mais revient peu de temps après vous barrer la route. Ou alors, vous décidez de lui tirer dessus. L'homme baigne alors dans une flaque de sang. Vous voyez ensuite sa tombe sur laquelle il est inscrit la dernière phrase qu'il vous a adressée avant que vous ne lui régliez son compte. Selon Elsa Dorlin (2018), ce jeu nous confronte "*au fantasme vengeur de sortir armée*"

et nous permet de jouir d'une "*puissance d'agir face à la violence*" (P.151). Le jeu vidéo "*nourrit une rage imaginée. La mise en scène morbide se transforme alors en mise en scène fantasmagorique provoquant une réelle satisfaction chez quiconque partage cette expérience du sexisme ordinaire*" (p.159). De plus, il peut également être considéré comme une "*fable d'empowerment*" motivée par la haine, la rage et la vengeance, s'opposant ainsi aux représentations victimaires des femmes dans les luttes contre le sexisme.

Au travers de ces deux exemples, nous avons vu comment la misandrie peut être envisagée comme une haine métaphorique permettant ainsi de jouir d'une revanche fictive cathartique. Elle permet de sortir d'une approche victimaire et de faire entendre ses revendications. La misandrie serait l'expression d'une violence fictive, purement symbolique.

3.5.2 La misandrie : une forme d'humour

La violence de la misandrie peut également être comprise comme une forme d'humour permettant de se protéger contre les blagues misogynes et de ridiculiser les discours masculinistes, particulièrement présents sur les réseaux sociaux.

Il existe peu de recherches universitaires sur les discours pro-misandrie en tant qu'outil féministe contre la misogynie et le sexisme. Pourtant, plusieurs féministes, dont la journaliste Amanda Hess (2014), suggèrent que "*la misandrie ironique c'est un peu comme tirer la langue au gamin qui vous persécutait à l'école*"⁹ (Hess, A., 2014, L'essor de la misandrie ironique. Slate). À ce propos, l'historien Maurice Daumas (2017) souligne le rôle socialisant de la moquerie misogyne puisque "*l'humour concourt à la perpétuelle reconstruction d'un « nous » masculin. Mais s'il y a un « nous », c'est qu'il y a un « eux » (qui est ici un elles), contre lequel on bataille. Cultiver l'entre-soi, c'est construire un adversaire à surmonter*" (p.112). L'emploi du rire misogyne en tant que rituel de solidarité masculine a également été souligné dans les recherches des sociologues Walter Dekeredy et Martin Schwartz (2013). Ceux-ci expliquent que la façon dont les femmes sont moquées et transformées en objets sexuels peut être comprise comme l'extension des rituels de sociabilité qui étaient autrefois confinés à des espaces-temps essentiellement masculins, comme les bars, les vestiaires et certains milieux professionnels. L'avènement internet a amplifié la visibilité et l'audience de ce type d'humour masculin. Cette dimension ludique alimentée par la quête de likes et de retweets ainsi que la création de

⁹ <https://www.slate.fr/story/91069/misandrie-ironique-feminisme-male-tears>

montages parodiques ont donné une apparence “*récréative*” aux actes de misogynie en démultipliant leur propagation grâce à internet. L'humour misogyne est particulièrement présent sur la toile et semble être utilisé pour exprimer, sous couvert d'humour, des violences sexistes. Dès lors, on peut éventuellement envisager la misandrie comme une réponse à un humour misogyne qui de la même façon va permettre une solidarité, cette fois-ci entre femmes. Ainsi, la créatrice de la page Tumblr *Mysandry Me*¹⁰ explique que la misandrie : “*est utilisée par les femmes pour se moquer des hommes qui, pendant tant de siècles, ont utilisé un humour sexiste pour renforcer le rôle sociétal des femmes en tant que citoyennes de seconde zone. Nous grandissons en entendant les hommes raconter d'innombrables blagues qui renforcent les rôles de genre. Ils plaisantent sur la violence domestique, le viol, les corps féminins*”. L'humour misandre occupe donc une place prépondérante sur Internet, servant de “*contre-attaque*” face aux discours sexistes et aux groupes masculinistes, particulièrement présents en ligne (Rentschler, 2015).

Selon une étude réalisée par Shifman et Lemish (2010), toutes deux spécialisées dans les études des médias et de la communication, sur l'analyse de l'humour en ligne, il apparaît qu'une grande majorité de cet humour est sexiste. Elles suggèrent, comme d'autres, que les représentations de genre sont enracinées dans des constructions historiques binaires bien ancrées. La féminité et la masculinité sont ainsi toujours présentés dans une opposition hiérarchique dans laquelle la masculinité domine. On peut également observer une montée croissante des mouvements masculinistes sur les réseaux sociaux (Ging, 2017). À partir de la fin des années 1990, les groupes masculinistes, qui défendent l'idée de la suprématie masculine, ont investi l'espace en ligne, diffusant leur idéologie grâce à la manosphère (Ging, 2017). Celle-ci désigne l'ensemble des sites web, vidéos, profils sur les réseaux sociaux, et commentaires, qui défendent “*la cause masculine*” promouvant le retour à un système politique patriarcal, à une vision de la virilité centrée sur des traits masculins stéréotypés ainsi qu'à des relations sociales entre hommes et femmes basées sur des normes hétérosexuelles traditionnelles (Morin, 2021). Ces groupes masculinistes défendent des points de vue extrêmes et misogynes, accusant les femmes, en particulier les féministes, d'être à l'origine de la chute de la société (Ging, 2017). Dans ce cadre-là, la misandrie, déclinée sous une forme humoristique, sert à parodier des propos masculinistes et joue un rôle central dans la mobilisation féministe permettant la création d'une

¹⁰ https://www.tumblr.com/blog_auth/misandry-mermaid

forme de solidarité communautaire (Lawrence & Ringrose, 2018). Comme l'explique la journaliste Nadia Daam dans son article *“Je n'ai pas la haine des hommes, j'ai la haine tout court”* : *“Pour ces jeunes féministes, véhiculer le plus largement possible cette histoire de “misandrie” est un jeu de société grandeur nature, où le but est de pousser l'idée d'un grand complot anti-hommes dans ses retranchements les plus ludiquement extrêmes et absurdes¹¹”*. L'humour misandre constitue donc un nouvel outil de communication que les femmes peuvent utiliser pour exprimer leur colère et leur frustration face à la domination masculine (Lawrence & Ringrose, 2018). La misandrie pourrait donc être interprétée comme une forme d'humour utilisée pour contrer les blagues misogynes et pour ridiculiser les discours masculinistes.

3.6 Principales critiques à l'encontre de la misandrie

Nous analyserons ici les différentes critiques adressées à la misandrie dans le cadre d'études féministes concernant en particulier la violence qu'elle pourrait engendrer. La misandrie est souvent accusée d'alimenter une guerre des sexes et de reproduire des mécanismes de domination. Elle est également considérée comme excluante et violente à l'égard des hommes puisqu'elle les empêcherait de rejoindre les luttes féministes. Nous nous baserons sur les critiques de l'historienne Pipon, de l'autrice et militante afro-américaine Bell Hooks, d'Athena Mutua, une professeure de droit connue pour ses travaux en théorie critique de race et de genre, du philosophe Thomas Curry, qui a travaillé sur les masculinités noires, et du psychologue William Smith, spécialiste dans l'étude des minorités.

3.6.1 Une guerre des sexes renforcée par la misandrie

Pour commencer, des théoriciennes féministes estiment que la misandrie est fréquemment incorporée dans des argumentaires qui ont tendance à renforcer les catégories de genre en tant que systèmes binaires, stricts, et normatifs. Ceci semble alors entrer en contradiction avec les objectifs du féminisme en tant que projet politique et théorique visant à déconstruire les normes de genre (Védie, 2022). En effet, plusieurs féministes considèrent qu'envisager les hommes comme *“l'ennemi principal”* (titre du livre de Christine Delphy, sociologue féministe, fondatrice et directrice de la revue *Nouvelles Questions Féministes*) a pour effet de bâtir le féminisme sur une conception idéalisée des femmes. Cette approche renforce les normes de genre et empêche alors de considérer que certaines femmes peuvent elles-mêmes agir en tant

¹¹ <https://www.slate.fr/story/156302/haine-des-hommes-haine-tout-court>

qu'oppressesuses (Védie, 2022). Les sociologues Lawrence et Ringrose (2018) qui ont réalisé l'étude sur l'humour féministe misandre des réseaux sociaux s'interrogent sur la pertinence de la misandrie dans certains contextes. Ces publications misandres semblent vouloir positionner les hommes et les femmes comme d'éternels adversaires plutôt que d'ouvrir la voie au débat et au changement, la binarité homme-femme étant alors réaffirmée. Lawrence & Ringrose (2018) expliquent que la misandrie peut être une réponse appropriée dans le cas d'un commentaire ou d'un post masculiniste sur les réseaux sociaux. Cependant, elles questionnent son utilité en tant que réponse aux problématiques telles que les violences sexuelles, les abus domestiques ou encore l'écart salarial dans lesquels la race, la classe et d'autres dimensions structurelles interfèrent. Ainsi, la misandrie pourrait permettre de se "*défendre*" contre le patriarcat, notamment en tant que stratégie de retour du stigmate, mais serait limitée politiquement car elle ne prendrait pas en compte l'articulation complexe des différentes formes de discriminations. Elle manquerait d'une approche intersectionnelle et participerait alors à une vision essentialiste des catégories de genre. Par exemple, le fait de ne pas tenir compte du vécu spécifique des femmes noires, s'inscrivant dans l'histoire colonialiste, rend ces publications, mêmes et autres tweets misandres excluants en circonscrivant leur utilisation aux femmes blanches. L'humour misandre peut alors tomber dans un féminisme non inclusif qui ne se demande pas quelles femmes et quels hommes spécifiquement sont visés et qui essentialise alors les catégories de genre. La misandrie invisibiliserait donc les autres formes de domination (Védie, 2022).

Dans son livre "*De la marge au centre : théorie féministe*", Bell Hooks (1984) s'est opposé aux féministes qui considèrent l'homme comme un ennemi à abattre, soutenant que cela ne faisait que détourner l'attention de leur propre participation à d'autres mécanismes de dominations. Ainsi, elle a particulièrement critiqué les féministes qui envisagent les hommes comme tout-puissants, misogynes, oppresseurs et ennemis, et les femmes comme des victimes. Elle estime que cette vision alimente une "*guerre des sexes*" et implique une révolution féministe qui se déroule aux dépens des hommes. D'après elle, l'insistance sur un mouvement féministe "*réservé aux femmes*" associé à une position virulente contre les hommes reflètent la race et la classe sociale de certaines féministes. En effet, les femmes blanches bourgeoises reprochent aux hommes de détenir le pouvoir. Elles auraient alors ignoré le fait que les hommes ne partagent pas tous le même statut social et que tous ne profitent pas de la même manière du patriarcat. Bien que victimes du sexisme, Bell Hooks (1984) estime que les femmes blanches bourgeoises sont moins susceptibles d'être opprimées que les hommes pauvres, non éduqués et

non blancs. Dès lors, des affirmations telles que *“les hommes sont l’ennemi”* regroupent tous les hommes dans une même catégorie, suggérant ainsi qu’ils jouissent de la même manière de toutes les formes de privilèges masculins. Bell Hooks (1984) atteste que ces sentiments anti-hommes auraient éloigné du mouvement féministe les femmes pauvres et ouvrières. De nombreuses femmes noires ont également refusé de participer au mouvement féministe parce qu’elles estimaient qu’une position anti-masculine ne constituait pas une base d’action solide. L’expérience de vie de celles-ci leur a montré qu’elles avaient plus en commun avec les hommes de leur race et/ou de leur classe que les femmes blanches de la bourgeoisie. Le combat commun des hommes et des femmes noires contre le racisme a permis de tisser des liens particuliers et de créer une solidarité politique, ce qui a alors conduit les femmes noires à rejeter la position anti-masculine de certaines féministes. Pour autant, Bell Hooks (1984) précise que cela ne signifie pas que les femmes noires ne sont pas prêtes à reconnaître la réalité du sexisme au sein de leur communauté. Cela veut plutôt dire que beaucoup ne croient pas combattre le sexisme en attaquant les hommes. L’affirmation selon laquelle les hommes et femmes noires doivent lutter ensemble fait partie intégrante de la lutte antiraciste. Dès lors, Bell Hooks (1984) estime que les femmes noires ne voulaient pas dévaloriser ce lien en s’alliant à des femmes blanches bourgeoises dans les luttes féministes. Pour Bell Hooks (1984), les hommes souffrent également du patriarcat. Bien que cette souffrance ne diminue en rien la gravité des violences masculines ou diminue leur responsabilité, elle peut servir à mettre en lumière la nécessité d’un changement. Certaines féministes ne veulent pas mettre l’accent sur cette souffrance masculine au risque de détourner l’attention des privilèges masculins. Pour Bell Hooks (1984), les hommes mériteraient de pouvoir prendre part à des mouvements sociaux qui reconnaissent les oppressions qu’ils subissent et leurs permettent de désapprendre le sexisme, plutôt que de les identifier comme un ennemi à détester.

Ensuite, la critique selon laquelle on attribuerait à tort des privilèges masculins à certains hommes, dont les hommes noirs, a également été formulée par d’autres chercheur.euse.s (Oluwayomi, 2020). Comme l’explique Athena Mutua, une professeure de droit connue pour ses travaux en théorie critique de race et de genre, les hommes noirs sont souvent considérés comme privilégiés par le genre et discriminés par la race (cité dans Smith et al., 2016). Intuitivement, cette notion semble correcte puisqu’elle permet de rendre compte de certaines des différences entre les femmes et les hommes de la communauté noire, à l’instar des différences de salaire. Pourtant, Athena Mutua soutient qu’elle ne prend pas en compte le traitement plus sévère auquel les hommes noirs semblent être confrontés, notamment via le

profilage racial, mais aussi en termes de taux plus élevés d’incarcération, de décès par homicide, de chômage etc. (cité dans Smith et al., 2016). Ainsi, on considérerait, à tort, les hommes noirs comme dominants. En effet, Athena Mutua affirme que ceux-ci sont opprimés parce qu’ils sont noirs mais également car ils sont hommes : ils subissent une forme de racisme genré (cité dans Smith et al., 2016). Pourtant, leur vulnérabilité face aux effets combinés du patriarcat blanc et de la suprématie blanche est souvent négligée. Comme l’explique le philosophe Thomas Curry (2014), les discours académiques sur la race, la classe et le genre - présupposant le pouvoir infini de tous les corps masculins - effacent conceptuellement la vulnérabilité des hommes noirs. Ceux-ci sont considérés comme des patriarches (blancs) mimétiques ; une position théorique intenable, selon lui, compte tenu des preuves empiriques du désavantage des hommes noirs. Une étude américaine de Gabrielson, Sagara et Jones (2014) a rapporté que les jeunes hommes noirs courent un risque 21 fois plus élevé que leurs homologues blancs d’être tués par la police. En France, aux États-Unis ou encore en Grande Bretagne, les personnes incarcérées et les victimes d’assassinats policiers sont très majoritairement des hommes racisés (Norman Ajari, 2022). Norman Ajari (2022), philosophe et universitaire français spécialisé dans les études sur la race, le colonialisme, et les questions de justice sociale, estime que *“dans ce contexte intellectuel, envisager les hommes noirs comme un groupe démographique victime de violences, de discriminations et de formes spécifiques de déshumanisation en raison de leur appartenance raciale et genrée est inenvisageable”* (p.1).

Pour rendre compte de l’expérience des hommes noirs, certain·e·s auteur·e·s parlent également d’une misandrie raciale visant spécifiquement les hommes noirs : la misandrie noire. William Smith (2010), chercheur spécialisé dans les domaines de l’éducation, de la psychologie et des études sur les minorités, définit celle-ci comme une aversion pathologique exagérée à l’égard des garçons et des hommes noirs, créée et renforcée par des idéologies et des pratiques sociétales, institutionnelles et individuelles. À l’instar de la misogynie noire, où l’on peut éprouver de l’aversion pour les femmes noires, la misandrie noire reproduit l’oppression des hommes noirs (Smith, Yosso, Solorzano, 2007). Ce concept de misandrie noire permet d’expliquer comment la violence raciste et la marginalisation des hommes noirs est justifiée (Smith et al., 2010). Une étude américaine (Smith et al., 2016) a documenté une misandrie noire présente dans plusieurs établissements scolaires. Ces jeunes étudiants étaient victimes de nombreux stéréotypes racistes et placés sous une hypersurveillance de la part de la police et de certains membres de la communauté universitaire. Parmi les stéréotypes auxquels ces étudiants devaient faire face, on retrouve celui du prédateur/criminel. Pour beaucoup d’entre eux, le fait

d'être considéré comme un criminel potentiel (voleur à l'étalage, violeur, voleur de sac à main) était devenu une expérience raciale misandrique courante voire banale.

Si l'on se base sur l'idée défendue par les différents auteur·e·s que nous venons d'aborder, les hommes noirs ne correspondraient pas à la masculinité hégémonique et ne jouiraient donc pas des privilèges qui en découlent. Dès lors, on peut se demander si prôner la misandrie ne risque pas d'occulter les discriminations subies par les hommes noirs. En effet, clamer haut et fort qu'on déteste tous les hommes sans exception, n'est-ce pas dire qu'ils sont tous des oppresseurs ? Et ce, peu importe le fait que les hommes noirs subiraient également le poids du racisme et du patriarcat blanc. Pauline Harmange (2020) affirme pourtant que les hommes, peu importe leur classe sociale, leur race, leur niveau d'études, appartiennent à la classe dominante. Dès lors, lorsqu'on dit que l'on déteste les hommes dans un sens général, le risque n'est-il pas de réactualiser les stéréotypes de la *“brute violente”*, du *“macho”* contre lesquels les hommes noirs luttent ? En somme, le risque de la misandrie n'est-il pas de basculer vers une misandrie noire ? En adoptant une attitude hostile envers l'ensemble de la gent masculine, ne risque-t-on pas de ne pas reconnaître les différences individuelles et les injustices spécifiques que peuvent subir certains hommes en raison de leur origine ethnique, de leur orientation sexuelle, de leur classe sociale, ou d'autres facteurs ?

3.6.2 La misandrie exclut les hommes des luttes féministes

La misandrie est fréquemment perçue comme une forme de violence envers les hommes, car elle aurait tendance à exclure ces derniers des mouvements féministes, entravant ainsi la possibilité d'une lutte collective pour l'égalité des sexes.

Tout d'abord, l'historienne Pipon (2013) avance que la misandrie des féministes des années 70 a entravé le mouvement et l'a conduit dans une *“impasse”*. Depuis le début du mouvement des années 70, certaines féministes hétérosexuelles, dont des femmes mariées, expriment leur opposition au mépris qu'elles ressentent par moments à l'égard de leurs choix de vie. De ce fait, elles protestent contre les notions préconçues qui considèrent tous les hommes comme des monstres, cherchant ainsi à légitimer leur choix de demeurer dans des relations de couple hétérosexuels. Une scission s'est alors créée entre les féministes qui considéraient que n'entretenir aucun rapport avec les hommes était la *“seule position véritablement révolutionnaire”* (p.181) et les féministes hétérosexuelles qui s'opposaient à cette idée. Un certain nombre de femmes se sont donc révoltées face à la tendance du mouvement féministe à généraliser négativement les hommes. Pipon (2013) affirme que cette position misandre n'est

pas viable car les femmes ne peuvent pas continuellement lutter contre un système inévitablement représenté par les hommes qui les entourent. Elle estime qu'une des raisons du déclin du mouvement féministe des années 70 est *"que les féministes, même celles qui se voulaient intransigeantes, savent que dans la vie quotidienne les concessions sont incontournables pour rendre une vie sociale possible : au travail, dans le couple, avec les amis... Elles ne pouvaient pas être en guerre permanente contre les hommes"* (p.195). Elle soutient également que la haine constitue forcément une impasse puisqu'elle empêche la naissance d'un dialogue constructif entre hommes et femmes. D'après elle, la misandrie *"empêche toute avancée politique et sociale"* et est *"une impasse à l'échelle individuelle car elle rend toute vie sociale impossible"* (p.206). Elle considère également que la haine exprimée par certaines féministes misandres a dissuadé les générations futures de s'identifier comme féministes.

Bell Hooks (1984) partage ce point de vue en soutenant que la haine des hommes détourne l'attention sur la possibilité de trouver des moyens pour qu'hommes et femmes travaillent ensemble à désapprendre le sexisme. Comme les femmes, les hommes ont été socialisés pour accepter passivement l'idéologie sexiste. De plus, cette haine des hommes représente une position que certains groupes de femmes ne peuvent pas se permettre. En effet, certaines femmes ne peuvent pas se séparer des hommes en raison d'une dépendance économique. Ainsi, d'après Bell Hooks (1984), l'idée selon laquelle les femmes peuvent résister au sexisme en coupant tout contact avec les hommes et en les détestant reflète une perspective de classe bourgeoise. Pour elle, il s'agirait davantage de lutter ensemble pour permettre aux femmes qui interagissent quotidiennement avec les hommes, tant dans le cadre public que privé, de ne plus avoir à subir le sexisme. Après des centaines d'années de lutte antiraciste, les personnes non blanches attirent plus que jamais l'attention sur le rôle primordial que les personnes blanches doivent jouer dans la lutte antiraciste. Pour Bell Hooks (1984), il en va de même pour la lutte contre le sexisme : les hommes ont un rôle primordial à jouer. Dès lors, elle estime que les hommes doivent être considérés comme des camarades de luttes et non comme des ennemis qu'il est légitime de haïr. Pour elle, le temps est venu pour les femmes actives dans le mouvement féministe de développer de nouvelles stratégies pour inclure les hommes dans la lutte contre le sexisme.

On entend d'ailleurs souvent cette critique : les mouvements féministes n'intégreraient pas les hommes alors qu'hommes et femmes devraient pourtant lutter côte à côte (Raibaud, 2011). Ainsi, tenir des propos misandres empêcherait-il les hommes de rejoindre les luttes féministes

et d'en faire des alliés ? Plus encore, est-ce que la misandrie ne desservirait pas la cause en donnant raison à ses détracteurs ? Harmange (2020) retourne la question et se demande : a-t-on vraiment besoin des hommes ? D'après elle, les féministes peuvent se passer d'eux pour lutter. Et même, elle avance que lorsqu'ils sont présents dans les combats féministes, ils prennent toute la place, parlent plus fort et occupent tout le devant de la scène. En ce sens, plusieurs travaux ont relevé la reproduction de la domination masculine dans des lieux de luttes féministes mixtes, notamment l'accaparement de la parole par les hommes ou encore une visibilité accrue de ceux-ci dans l'espace public et médiatique (Jacquemart, 2013). Pauline Harmange (2020) s'oppose ici à Bell Hooks et rompt alors avec l'idée communément admise que les hommes sont nécessaires pour une révolution féministe. Elle pose la question suivante : *“Si notre misandrie nous éloigne de certains hommes qui ne peuvent supporter notre fureur, en valent-ils vraiment la peine ?”*. Plus largement, cela soulève la question de la nécessité de la participation des hommes dans la lutte féministe. Est-il indispensable de les inclure en tant qu'alliés pour avancer vers l'égalité ? De plus, la misandrie, par la violence et l'exclusion qu'elle implique, constitue-t-elle un obstacle à leur engagement en tant qu'alliés ? En d'autres termes, faut-il absolument créer des partenariats avec les hommes pour renforcer le mouvement féministe, et dans quelle mesure l'hostilité envers eux pourrait-elle freiner leur soutien et participation active ?

3.7 Synthèse

Nous avons commencé par nous pencher sur la définition de la misogynie, souvent perçue comme l'opposé de la misandrie. Cependant, les féministes misandres comme Alice Coffin, militante féministe queer, Chloé Delaume ou Pauline Harmange, qui se revendiquent féministes radicales, s'opposent à cette conceptualisation de la misandrie. Selon elles, cela revient à ignorer les facteurs sociaux à l'œuvre dans la domination masculine et à considérer la misandrie comme une discrimination systémique, ce qu'elle n'est pas.

Ensuite, nous avons tenté de replacer la misandrie dans son contexte historique. Nous avons constaté que le stéréotype selon lequel les féministes détestent les hommes réapparaît périodiquement dans la rhétorique antiféministe. La sociologue Védie propose alors que la misandrie puisse être vue à la fois comme un stigmate antiféministe et une tactique discursive féministe.

Outre la reconnaissance de la misandrie comme une tactique d'inversion du stigmate, Védie soutient également que son utilisation stratégique peut contribuer à briser les contraintes

restrictives imposées par la politique de respectabilité et à atténuer ses effets paralysants. La misandrie permettrait de s'émanciper des normes traditionnelles de la *“bonne féminité”*.

Nous avons également examiné la place de la violence dans le féminisme. Selon Christine Bard, la perception du seuil de tolérance à la violence est bas en ce qui concerne les femmes, ce qui pourrait expliquer pourquoi le féminisme est souvent perçu comme violent. Cependant, les avis divergent sur l'utilisation de la violence dans les mouvements féministes, soulevant la question de savoir si nous sous-estimons les luttes féministes en ne reconnaissant pas la capacité des femmes à recourir à la violence, ou si nous avons une vision biaisée du féminisme en percevant leurs actions comme violentes plutôt que comme des réponses légitimes à la domination masculine.

Puis, nous nous sommes interrogées sur la manière de considérer la violence des discours misandres. Nous avons alors exploré la dimension métaphorique et humoristique que la misandrie peut parfois revêtir. Ainsi, la misandrie peut être vue comme une expression de haine fantasmée et cathartique. Il s'agit alors d'une haine purement symbolique, et non d'un véritable projet politique de haine. La violence de la misandrie peut également être interprétée comme une forme d'humour permettant de se défendre contre les blagues misogynes et de ridiculiser les discours masculinistes.

Ensuite, nous avons analysé les diverses critiques adressées à la misandrie. La première critique est que la misandrie pourrait alimenter une guerre des sexes et reproduire des mécanismes de domination. Une seconde critique de la misandrie serait son côté excluant et violent envers les hommes, les empêchant ainsi de rejoindre les luttes féministes. Pour conclure, nous avons vu en quoi la misandrie peut se comprendre et ce qu'elle signifie pour certaines féministes ainsi que les critiques qu'il est possible de lui adresser. Il est à noter qu'on peut considérer ces différentes perspectives à propos de la misandrie comme le reflet de cadres d'analyse et d'agenda féministes distincts. Pauline Harmange se revendique féministe radicale mais n'explique pas davantage sa position féministe. Cependant, à travers son livre, il est possible de discerner les aspects essentiels de son approche. Harmange met l'accent sur la sororité comme un moyen de résistance contre le patriarcat, et voit la misandrie comme un levier pour renforcer cette solidarité entre femmes. Elle insiste aussi sur l'importance de se libérer de l'approbation des hommes, que ce soit au niveau personnel ou dans les luttes féministes. Les critiques à l'encontre de la misandrie, vues précédemment, émanent de personnes qui adoptent une perspective féministe intersectionnelle (Bell Hooks, Athena Mutua, William Smith) ou

réfléchissent aux masculinités noires. Ainsi, Bell Hooks analyse le patriarcat à travers d'autres formes de domination, telles que le racisme et le classisme. Grille d'analyse que ne semble pas intégrer Pauline Harmange dans son livre. Bien que Bell Hooks reconnaisse également l'importance de la sororité, elle insiste sur la nécessité d'une solidarité entre femmes de différentes classes sociales et origines raciales, appelant les féministes blanches à inclure toutes les femmes dans la lutte pour les droits. Réflexion que ne semble pas forcément adopter Pauline Harmange puisqu'elle ne se questionne pas sur la pertinence de la misandrie pour d'autres femmes de race ou de classes sociales différentes. Là où Thomas Curry ou Athena Mutua réfléchissent aux conséquences de la misandrie sur les hommes noirs, Pauline Harmange affirme que tous les hommes, sans exception, bénéficient de privilèges. Par ailleurs, Pauline Harmange considère l'hétérosexualité comme un piège par lequel le patriarcat se perpétue, une vision qui rappelle celle des féministes comme Andrea Dworkin et Catharine MacKinnon. Elle insiste également sur la nécessité de se débarrasser de notre dépendance vis-à-vis d'eux. Au contraire, Bell Hooks considère l'amour dans le couple comme un vecteur potentiel de transformation sociale. Elle encourage les femmes à soutenir le désir de transformation des hommes, à les aimer afin qu'ils puissent changer et apprendre à s'aimer eux-mêmes et à aimer les autres. Ainsi, elle écrit *"Women who are committed to ending patriarchy must be willing to support men in their struggle to break free from traditional gender roles. They need to encourage men to explore and embrace their feelings, allowing them to grow and change in ways that foster true love and emotional intimacy"*¹² (Hooks, 2004, 58). Bell Hooks considère que l'amour des femmes pour les hommes peut les faire changer alors que Pauline Harmange défend l'idée de leur donner moins d'importance et de s'investir davantage dans d'autres relations, avec des femmes.

4. Analyse de controverse

Le livre de Pauline Harmange, *"Moi les hommes je les déteste"* a suscité une polémique intense. Cette controverse soulève une question centrale : la misandrie est-elle considérée comme une forme de violence ? Et par extension, le livre de Pauline Harmange a-t-il été perçue comme violent ? Comme nous le verrons, le livre suscite des réactions assez polarisées. D'une part, certain.e.s ont accusé le livre d'être un manifeste de haine contre les hommes, le qualifiant

¹² Les femmes qui s'engagent à mettre fin au patriarcat doivent être prêtes à soutenir les hommes dans leur lutte pour s'affranchir des rôles traditionnels. Elles doivent encourager les hommes à explorer et à embrasser leurs sentiments, en leur permettant de grandir et de changer de manière à favoriser l'amour véritable et l'intimité émotionnelle

de dangereux et incitant à la violence. Il est alors sujet à condamnation comme toute autre forme de haine. D'autre part, beaucoup ont défendu "*Moi les hommes je les déteste*" comme une réaction légitime face aux violences systémiques que subissent les femmes, et non une haine gratuite des hommes. Cette analyse de controverse se centrera sur le traitement médiatique qu'a subi le livre de Pauline Harmange et la manière dont celui-ci a été disqualifié dans la presse. Afin de saper sa légitimité, il fut en effet accusé d'être violent et haineux.

Dans un premier temps, nous essayerons de définir ce qu'est une controverse, quelle forme elle peut prendre et quelles sont ses caractéristiques. Dans un second temps, nous effectuerons un bref résumé du livre "*Moi les hommes je les déteste*". Dans un troisième temps, nous présenterons le contexte de la controverse. Dans un quatrième temps, nous détaillerons le corpus : quels sont les intervenant.e.s de la controverse et de quels journaux proviennent les articles de presse analysés. Dans un cinquième temps, nous ferons ressortir les principaux arguments énoncés en faveur et en défaveur du livre et les processus de délégitimation à l'œuvre.

4.1 Qu'est-ce qu'une controverse ?

Il est difficile de répondre à la question de savoir ce qu'est exactement une controverse. L'erreur serait de croire à l'existence d'une forme pure, idéale et transhistorique de la controverse (Lemieux, 2007). De plus, il existe des usages et des définitions différentes du terme "controverse" dans la littérature. Il arrive également qu'il soit utilisé de manière interchangeable avec le mot "*polémique*", "*débat*", "*querelle*" (Lescano, 2015). Sans rentrer dans un débat terminologique, nous nous concentrerons sur une définition relativement large de la controverse à laquelle semble correspondre notre objet d'étude : il s'agit de "*l'expression d'un désaccord, d'une confrontation, entre différentes rationalités, entre différentes conceptions d'un même problème et du monde social au sein duquel il se déploie*" (Badouard, Mabi 2015). Elle se manifeste par un débat animé autour d'un sujet spécifique qui peut appartenir à divers domaines tels que la politique, la science, la culture etc. Avant de devenir un débat dans l'espace public et de susciter la controverse, le conflit doit initialement être porté à la connaissance d'autrui. Les méthodes pour rendre publiques les controverses sont diverses (Badouard, Mabi 2015). Il existe celle du "*lanceur d'alertes*" qui désigne la manière dont des individus isolés peuvent contribuer à faire naître des controverses en diffusant les informations privées qu'ils détiennent (Badouard, Mabi 2015). C'est le cas pour la controverse suscitée par

la sortie du livre *“Moi les hommes je les déteste”* dans laquelle une personne isolée a prévenu la presse de la tentative de censure du ministère de l’égalité homme-femme.

Pour analyser une controverse au travers d’articles de presse, il est primordial de concevoir que les médias n’ont pas qu’un rôle d’observateurs neutres dans leur traitement des controverses, mais qu’ils jouent un rôle actif dans leur élaboration. Tout d’abord, en tant que *“gatekeepers”*, les médias décident qui peut s’exprimer et alloue des temps de parole et donc une visibilité variable, ce qui confère une légitimité (ou illégitimité) aux acteurs et actrices impliqué·e·s dans le débat public. De plus, les médias fournissent un cadre pour comprendre la controverse, une perspective qui contribue à donner un sens à celle-ci. Ce cadre se manifeste dans le choix des termes utilisés pour décrire un problème et ses éventuelles solutions, la hiérarchisation des enjeux liés à ce problème et les clés de lecture fournies pour comprendre la controverse. Le traitement médiatique d’une controverse influence également la crédibilité et l’importance accordées aux différents arguments. Cette construction de l’autorité repose, par exemple, sur les types de ressources mobilisées par les journalistes : rapports d’experts, statistiques, sondages, références à des personnalités publiques etc. Il convient également de s’interroger sur les rapports de forces qui peuvent s’exercer dans l’espace médiatique, d’analyser les mécanismes de la “déformation” à l’œuvre et les processus de délégitimation de la parole (Lemieux, 2007).

4.2 Résumé de *“Moi les hommes je les déteste”*

Dans son livre, Pauline Harmange présente la misandrie comme un moyen de créer du lien entre les femmes, une sororité. Dans le premier chapitre, elle définit la misandrie comme un *“principe de précaution”* et une réponse à l’oppression patriarcale. Dans le deuxième chapitre, elle déconstruit la contradiction apparente entre être misandre et vivre en couple (hétérosexuel), expliquant que la misandrie vise les hommes en général, et non spécifiquement les individus. Dans le troisième chapitre, elle examine la critique selon laquelle exclure les hommes et manifester de l’hostilité envers eux nuit à la cause féministe. Dans le quatrième chapitre, elle explique pourquoi la misogynie et la misandrie ne sont pas *“les deux faces d’une même médaille”*. Dans le cinquième chapitre, elle démontre comment la misandrie permet aux femmes d’exprimer une colère souvent appelée à être réprimée par la société. Dans le sixième chapitre, elle appelle à reconsidérer le piédestal sur lequel on place généralement les hommes et à reconnaître leur médiocrité. Dans le septième chapitre, elle questionne l’idée du couple hétérosexuel comme lieu d’épanouissement, en soulignant son potentiel oppressif. Dans le huitième chapitre, elle invite à réfléchir sur l’intériorisation de la détestation des femmes et sur

l'importance de développer une sororité. Enfin, dans le neuvième et dernier chapitre, elle insiste sur la nécessité de créer des espaces non mixtes et de revaloriser des activités souvent dénigrées parce qu'elles sont considérées comme "féminines".

4.3 Contexte de la controverse

Pauline Harmange est militante féministe et écrivaine française. *Moi les hommes je les déteste* est son premier livre. Par après, elle publie : *Limoges pour mourir* (2020), *Aux endroits brisés* (2021), *Avortée, une histoire intime de l'IVG* (2022) et *Le renard* (2023). Depuis 2011, elle anime également un blog sur lequel elle publie fréquemment des newsletters. Le 19 août 2020, l'essai féministe "*Moi les hommes je les déteste*" est publié en France. Au départ, la maison d'édition Monstrograph en avait imprimé seulement 400 exemplaires. C'était sans compter sur l'intervention de Ralph Zurmély, missionné par le ministère de l'Égalité femmes-hommes, qui, le jour de la sortie du livre, adressa un E-mail à la maison d'édition dans lequel il affirmait que le livre était une "*incitation à la haine*" et menaçait de les poursuivre légalement (Capelle, 2021). D'après un article de Mediapart (31 août), il aurait écrit : "*le livre est de toute évidence, tant au regard du résumé qui en est fait sur votre site qu'à la lecture de son titre, une ode à la misandrie. Or, je me permets de vous rappeler que la provocation à la haine en raison du sexe est un délit pénal ! En conséquence, je vous demande d'immédiatement retirer ce livre de votre catalogue sous peine de poursuites*". Il conclut son mail par : "*Pour l'instant, je n'ai pas encore transmis au procureur de la République, dans l'attente que l'éditeur procède de lui-même au retrait définitif dudit livre de son catalogue. Si l'éditeur persiste néanmoins à proposer ce livre à la vente, il se rend complice dudit délit et je me verrais alors obligé de transmettre au parquet pour poursuites judiciaires. Le parquet appréciera des suites qu'il conviendra de donner à cette affaire*". Coline Pierré, l'éditrice du livre, a assuré que "*ce livre n'est pas une incitation à la haine. Le titre est provocateur mais les propos mesurés. C'est une invitation à ne pas s'obliger à fréquenter les hommes et à composer avec eux*". À peine révélé au grand public, le cas "*Moi les hommes, je les déteste*" a rapidement acquis une certaine notoriété dans les médias français.

La modeste maison d'édition Monstrograph s'est retrouvée dépassée par la demande, déclenchant une guerre d'enchères entre les maisons d'édition, remportée par Le Seuil. Depuis lors, 20 000 exemplaires ont trouvé preneurs, avec les droits de traduction accordés pour 17 langues (Capelle, 2021). Parallèlement, le ministère de l'Égalité femmes-hommes a tenté de se distancier des menaces proférées par M. Zurmély. Une porte-parole de la ministre, Élisabeth

Moreno, a condamné cet acte isolé et a indiqué que M. Zurmély avait demandé à être muté vers un autre poste (Capelle, 2021).

3 jours plus tôt, Alice Coffin, journaliste, conseillère écologiste et militante féministe, publie son livre *“Le génie lesbien”* pour lequel elle envisageait sérieusement de choisir le titre *“misandre”*. Elle y exprime ouvertement sa méfiance envers les hommes. Un extrait marque particulièrement les esprits et entraîne une tempête médiatique : *“Il ne suffit pas de nous entraider, il faut, à notre tour, les éliminer. Les éliminer de nos esprits, de nos images, de nos représentations. Je ne lis plus les livres des hommes ; je ne regarde plus leurs films, je n’écoute plus leurs musiques (...) Les productions des hommes sont le prolongement d’un système de domination. Elles sont le système. L’art est une extension de l’imaginaire masculin. Ils ont déjà infesté mon esprit. Je me préserve en les évitant”*. Un propos qui n’a pas plu à tout le monde puisqu’elle a été inondée de milliers de messages de haine. Elle a déposé plusieurs plaintes, dont trois pour des menaces de mort, et a même été placée sous protection policière (Capelle, 2021). Avec le succès de son livre, Pauline Harmange est également devenue la cible de harcèlement sur les réseaux sociaux. Elle raconte que certains hommes l’ont contacté pour lui dire que ses propos *“leur donnent envie d’exterminer les femmes”* (p.159). Elle a également été la cible de menaces de viol et de mort. Elle affirme que *“la société française ne supporte toujours pas les discours critiques sur les hommes et la masculinité”* (p.70). La sortie de *“Moi les hommes je les déteste”* suivi de peu par *“Le génie lesbien”* ont généré un engouement médiatique qui a attiré une attention sans précédent sur le phénomène social de la misandrie.

4.4 Corpus

Notre analyse se base sur un corpus composé de 15 articles tirés de la presse française : *Le Figaro*, *Madame Figaro*, *Le Monde*, *L’Obs*, *Valeurs Actuelles*, *Journal des Femmes*, *Atlantico*, *Ouest-france*, *Libération*, *Télérama*. Ces articles ont été publiés, en version papier ou numérique, entre août 2020, soit durant le mois au cours duquel *“Moi les hommes je les déteste”* est sorti, et novembre 2021, moment où la polémique est peu à peu redescendue. Le moment fort de la polémique a été le mois d’octobre, période à laquelle la majorité des articles ont été écrits (voir graphique ci-dessous).

Les articles retenus l’ont été en fonction de la mention du nom *“Pauline Harmange”* ou du titre du livre *“Moi les hommes je les déteste”*. Nous avons également utilisé la méthode de l’effet boule de neige qui consiste à commencer par un petit ensemble d’articles jugés pertinents, puis à étendre progressivement la recherche en explorant les références citées et les sources

connexes. Les articles très courts (moins d'une page) qui ne faisaient que relater la tentative de censure ont été écartés du corpus par manque de pertinence et d'informations à traiter.

SEPTEMBRE 2020 OCTOBRE 2020 NOVEMBRE 2020 DECEMBRE 2020 JANVIER 2021



- articles qui se positionnent en défaveur du livre
- articles qui se positionnent en faveur du livre

4.4.1 Détails du corpus : sources et intervenant·e·s

1. *Atlantico* : un article d'*Atlantico*, un média libéral et conservateur en ligne, dans lequel était interviewé Bertrand Vergely et Frédéric Mas. Bertrand Vergely est un philosophe et essayiste français, il a écrit plusieurs ouvrages traitant de philosophie et de théologie. Frédéric Mas est un journaliste indépendant, ancien rédacteur en chef de Contrepoints, un journal libéral.
2. *Le Figaro* : deux articles écrits par Thérèse Hargot et Paul Melun qui proviennent du magazine *Le Figaro*, un journal de la droite conservatrice. Thérèse Hargot est une sexologue et auteure, particulièrement présente dans les médias. Dans ses propos, elle accuse les féministes d'avoir alimenté une guerre des sexes, de ne pas servir la cause des femmes et d'engendrer une haine de la maternité. Elle s'oppose également à la pilule et plaide pour un retour à des méthodes de contraception traditionnelle¹. Paul Melun est un essayiste et chroniqueur français. Il défend la France et ses valeurs traditionnelles, exprimant une forte opposition envers la mondialisation et les idéologies progressistes américaines.²
3. *Le Journal des Femmes* : un article dans *Le Journal des Femmes* qui se définit comme un journal féminin et ne précise pas son orientation politique. L'article est signé Dorothee Duchemin, une journaliste traitant des sujets liés à la santé, à la maternité et au féminisme.
4. *Le Monde* : un article dans *Le Monde* écrit par Evan Raschel. Le journal *Le Monde* se définit comme n'appartenant pas à une orientation politique spécifique, il précise défendre des valeurs telles que la démocratie, la liberté, la justice et la lutte contre les discriminations. Evan Raschel est juriste spécialisé en droit privé et sciences criminelles.

5. *Libération* : un article de *Libération*, un journal de centre-gauche, rédigé par Camille Froidevaux Metterie (présentée ci-dessous)
6. *L'Obs* : deux articles parus dans *L'Obs*, un hebdomadaire culturel et politique dont l'orientation politique est sociale-démocrate. Un des articles est signé par Elisabeth Philippe, journaliste et chroniqueuse pour Radio France. L'autre article a été rédigé par la journaliste Agathe Ranc qui interviewe Chloé Delaume, Camille Froidevaux-Metterie et Alice Coffin. Camille Froidevaux-Metterie est philosophe et auteure de plusieurs ouvrages féministes, elle place le corps des femmes au centre de sa réflexion. Chloé Delaume est auteure et se proclame féministe misandre. Dans ses livres, elle laisse une grande place à la misandrie. Alice Coffin est journaliste, militante féministe et LGBT. Son livre "*Le génie lesbien*" a suscité de nombreuses indignations.
7. *Le Point* : un article de *Le Point*, un journal libéral-conservateur, écrit par Sophie Pujas, journaliste et auteure de plusieurs romans.
8. *Madame Figaro* : deux articles qui proviennent de *Madame Figaro*, un magazine hebdomadaire de mode féminin fourni en supplément du *Figaro*. Un des articles est écrit par Pascaline Potdevin, une journaliste cheffe de service du magazine *Le Figaro*. L'autre article est signé par la rédaction du magazine.
9. *Ouest-France* : un article d'*Ouest France*, un quotidien régional français dont l'orientation est conservatrice et libéral, signé par Anne Sophie Douet, une journaliste chargée du contenu éditorial.
10. *Télérama* : un article dans *Télérama*, un magazine culturel, signé par Juliette Cerf, journaliste spécialisée en littérature et cinéma. Celle-ci fait intervenir l'analyse de Christine Bard, une historienne spécialisée dans l'histoire des femmes et de Martial Poirson, historien et professeur d'université qui a notamment dirigé le volume "combattantes : une histoire de la violence féminine en occident".
11. *Valeurs Actuelles* : deux articles de *Valeurs Actuelles*, un journal d'extrême droite connu pour ses prises de positions conservatrices et réactionnaires. L'un des articles est écrit par Célia Gruyère, journaliste chez CNEWS. Dans l'autre article, la journaliste Anne-Laure Debaecker, chargée de la rubrique débats-opinions, interroge Pascal Bruckner. Ce philosophe et romancier est particulièrement présent sur la scène médiatique, et connu pour avoir marqué son soutien à Roman Polanski ainsi que pour ses commentaires virulents envers le mouvement #MeToo, Greta Thunberg ou encore l'Islam.

Les orientations politiques des différents journaux présentés ci-dessus se basent sur la façon dont eux-mêmes ont décrit leur ligne éditoriale, souvent précisée sur son site internet.

JOURNAL	DROITE CONSERVATRICE	SOCIAL DEMOCRATE	CENTRE GAUCHE	LIBERAL CONSERVATEUR	FÉMINISTE
ATLANTICO				✓	
LE FIGARO	✓				
LE JOURNAL DES FEMMES					✓
LE MONDE	non spécifié	non spécifié	non spécifié	non spécifié	non spécifié
LIBERATION			✓		
L'OBS			✓		
LE POINT				✓	
MADAME FIGARO	✓				
OUEST FRANCE				✓	
TELERAMA	non spécifié	non spécifié	non spécifié	non spécifié	non spécifié
VALEURS ACTUELLES	✓ extrême droite				

JOURNAL	ORIENTATION	NOMBRES D'ARTICLES	AUTEURS/AUTRICES
ATLANTICO	LIBÉRALE CONSERVATEUR	1	Bertrand Vergely (philosophe et essayiste), Frédéric Mas (journaliste indépendant)
LE FIGARO	DROITE CONSERVATRICE	2	Thérèse Hargot (sexologue et auteure), Paul Melun (essayiste et chroniqueur)
LE JOURNAL DES FEMMES	MAGAZINE FÉMININ (LE JOURNAL DIT N'APPARTENIR À AUCUNE ORIENTATION POLITIQUE)	1	Dorothée Duchemin (journaliste)
LE MONDE	NON SPECIFIÉ (LE JOURNAL DIT N'APPARTENIR À AUCUNE ORIENTATION POLITIQUE)	1	Evan Raschel (juriste spécialisé en droit privé et sciences criminelles)
LIBERATION	CENTRE-GAUCHE	1	Camille Froidevaux Metterie (philosophe et auteure)
L'OBS	SOCIAL-DÉMOCRATE	2	Elisabeth Philippe (journaliste et chroniqueuse), Agathe Ranc (journaliste)
LE POINT	LIBERAL CONSERVATEUR	1	Sophie Pujas (journaliste et auteure)
MADAME FIGARO	DROITE CONSERVATRICE	2	Pascaline Potdevin (journaliste)
OUEST FRANCE	CONSERVATEUR LIBERAL	1	Anne Sophie Douet (journaliste)
TELERAMA	CULTUREL	1	Juliette Cerf (journaliste spécialisée), Christine Bard (historienne), Martial Poirson (historien)
VALEURS ACTUELLES	EXTRÊME DROITE	2	Célia Gruyère (journaliste), Anne-Laure Debaecker (journaliste), Pascal Bruckner (philosophe)

4.5 Structure de la controverse

La controverse autour de “*Moi les hommes, je les déteste*” est marquée par une forte polarisation des opinions : les différents articles de presse se positionnent très clairement soit en faveur du livre, soit contre. Ainsi, *Le Figaro*, *Ouest-France*, *Atlantico*, *Le Monde* et *Valeurs Actuelles* expriment très clairement leur rejet du livre, et plus largement de la misandrie, considérant qu’il s’agit d’une dérive haineuse du féminisme. *L’Obs*, *Libération*, *Le Point*, *Télérama*, *Madame Figaro* et *Le Journal des Femmes* s’opposent au projet de censure, en contextualisant la misandrie de manière à lui donner un sens.

Les journaux qui se positionnent contre Pauline Harmange se définissent comme de droite (*Le Figaro*, *Valeurs Actuelles*) ou libéraux-conservateurs (*Ouest-France*, *Atlantico*), excepté *Le Monde* qui précise ne pas appartenir à une orientation politique spécifique. Les journaux qui défendent le livre se définissent comme sociaux-démocrates (*L’Obs*), centre-gauche (*Libération*) et libéral-conservateur (*Le Point*). Également dans le clan de ceux et celles qui défendent Pauline Harmange, on trouve Le magazine culturel *Télérama* et *Madame Figaro* qui ne s’expriment pas sur leur appartenance politique, bien que l’on puisse éventuellement rattacher *Madame Figaro* à celle du *Figaro*. On trouve également *Le Journal des Femmes* qui se présente comme un journal féminin et féministe. En général, les journaux qui ont exprimé

une opinion négative à l'égard du livre ont une orientation politique de droite ou conservatrice. Dans le camp adverse, il est plus difficile de dégager une tendance politique générale.

En défaveur du livre	En faveur du livre
FIGARO	L'OBS
ATLANTICO	LIBERATION
VALEURS ACTUELLES	LE POINT
LE MONDE	TELERAMA
OUEST FRANCE	MADAME FIGARO
	LE JOURNAL DES FEMMES

4.6 Analyse du contenu

Après une lecture attentive et réitérée des différents articles de presse, nous avons été à même d'extraire les principaux arguments avancés par les différents intervenant·e·s de la controverse. Nous avons également analysé les processus de délégitimation à l'œuvre concernant la personne de Pauline Harmange et plus largement, les combats féministes.

4.6.1 Une incitation à la haine

Dans un article paru dans *Le Monde* en octobre 2020 s'intitulant "Misandrie : la forme pamphlétaire ne justifie pas les abus de la liberté d'expression", le juriste Evan Raschel estime que "cette forme littéraire pose question en regard de la loi de 1881 et l'interdiction d'incitation à la violence ou à la haine". La loi du 29 juillet 1881 concerne la liberté de la presse et la peine encourue pour incitation publique à la haine. Plus précisément, le juriste fait référence à l'article 23 et 24 du chapitre IV : des crimes et délits commis par la voie de la presse ou par tout autre moyen de publication.

Ceux qui, par l'un des moyens énoncés à l'article 23, auront provoqué à la discrimination, à la haine ou à la violence à l'égard d'une personne ou d'un groupe de personnes en raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée, seront punis d'un an

d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende ou de l'une de ces deux peines seulement.

Seront punis des peines prévues à l'alinéa précédent ceux qui, par ces mêmes moyens, auront provoqué à la haine ou à la violence à l'égard d'une personne ou d'un groupe de personnes en raison de leur sexe, de leur orientation sexuelle ou identité de genre ou de leur handicap ou auront provoqué, à l'égard des mêmes personnes, aux discriminations prévues par les [articles 225-2](#) et [432-7](#) du code pénal (La loi du 29 juillet 1881, chapitre IV, article 24).

Les moyens visés sont ceux repris à l'article 23 :

(...) par des discours, cris ou menaces proférées dans des lieux ou réunions publics, soit par des écrits, imprimés, dessins, gravures, peintures, emblèmes, images ou tout autre support de l'écrit, de la parole ou de l'image vendus ou distribués, mis en vente ou exposés dans des lieux ou réunions publics, soit par des placards ou des affiches exposés au regard du public, soit par tout moyen de communication au public par voie électronique (La loi du 29 juillet 1881, chapitre IV, article 23).

Le juriste reconnaît le droit de Pauline Harmange à exercer sa liberté d'expression. Celle-ci étant un principe fondamental inscrit dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789. Elle est également protégée par l'article 11 de la Constitution française : *“La libre communication des idées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi”*. Toutefois, le juriste estime que le livre *“Moi les hommes je les déteste”* se cache derrière une forme pamphlétaire qui pourtant *“n'est nullement de nature à écarter l'interdit sous peine d'amenuiser considérablement la portée de la loi de 1881”*. Dans un article de *Atlantico*, Frédéric Mas, philosophe et essayiste, parle également de pamphlet. D'après lui, le principe du pamphlet est de *“de grossir le trait et d'assassiner par les mots plus que de poser le débat et d'argumenter. Le pamphlétaire, en exagérant, ne cherche pas nécessairement à rendre justice, mais plus à provoquer. Les réactions des personnes visées par*

les propos outranciers de l'écrivaine, dans les médias comme sur les réseaux sociaux, montrent que sur ce plan, strictement, madame Harmange a atteint son but".

D'après le Robert (2023), un pamphlet est un *"texte court et violent attaquant les institutions, un personnage connu"*. La littérature pamphlétaire a évolué historiquement en tant que forme littéraire souvent illégale, parfois qualifiée de *"littérature du ruisseau"* (p1, Passard, 2009). Pour échapper à la censure, elle a dû emprunter des chemins de contrebande et jouer avec les limites imposées à la liberté d'expression. Dans cette perspective, le pamphlet a contribué à libérer l'expression politique (Passard, 2009). Pour le juriste, considérer que le pamphlet a droit à une liberté d'expression accrue entraîne un certain nombre de problèmes dont la possibilité qu'a l'auteur·e de cacher ses propos injurieux, violents ou haineux derrière l'appellation de pamphlet. De ce point de vue, il maintient qu'il faut considérer le livre de Pauline Harmange pour ce qu'il est : une incitation à la haine. Pour soutenir son propos, il propose d'imaginer *"les réactions que n'auraient pas manqué d'entraîner les propos litigieux si, plutôt que les hommes, les femmes avaient été similairement visées, ou bien les homosexuels ou les membres de telle communauté religieuse"*. En guise de conclusion, il cite plusieurs cas juridiques où la jurisprudence s'est montrée défavorable à la forme pamphlétaire.

L'article du *Monde* n'est pas le seul à envisager ce livre comme une incitation à la haine. En effet, un article de *Valeurs Actuelles* paru en octobre 2020 estime qu'il est désormais *"encouragé de haïr les hommes et de les accuser dans les médias d'être des violeurs en toute impunité"*. Il parle également d'un objectif clair : *"effacer la moitié de l'humanité"*, de *"domination par la vengeance"* et de *"haine malade"*. Dans un article d'*Atlantico*, Bertrand Vergely mentionne une *"croisade anti-mec et anti-virilité"*, et des *"appels à la haine contre les hommes"*.

Par ailleurs, d'autres journaux s'étonnent de la tentative de censure de Marc Zurmély et ne voit aucune incitation à la haine. Ainsi, en septembre 2020, le journal *L'Obs*, qualifie le projet de censure de vaste *"blague"* et ajoute : *"pourquoi ne pas interdire Houellebecq tant qu'on y est"*. La misandrie de Pauline Harmange est qualifiée d' *"inoffensive"*, on parle d'une écriture *"sage, sans excès, ni rage"*. La notion de pamphlet fait également son apparition mais cette fois-ci pour expliquer que le livre n'aurait pas son *"outrance"* et ne méritait donc pas son appellation. L'article de *Madame Figaro* d'octobre 2020 qualifie également les propos de Pauline Harmange d'inoffensifs et *"loin d'un appel à la haine"*.

Après une lecture attentive de *“Moi les hommes je les déteste”*, il semblerait qu’il y ait tout au plus un mépris de la gent masculine. Il n’y est pas fait mention d’un projet d’extermination, de vengeance ou de dictature comme mentionnés dans les articles ci-dessus. Là où Pauline Harmange semble la plus *“extrême”* c’est quand elle déplore leurs faibles capacités relationnelles, leur manque d’empathie et leur incompétence dissimulée derrière un égo surdimensionné. Elle écrit : *“Depuis quelques temps, ma vie est guidée par un adage d’une grande sagesse : Aie la confiance d’un homme médiocre. Quand je doute, je repense à tous ces hommes médiocres (vous savez exactement de quels hommes je parle), qui ont réussi à faire passer leur médiocrité pour de la compétence”*. Elle explique également que : *“Ne pas accorder d’importance aux hommes nous permet d’embrasser du regard leur profonde incompétence, et d’oser leur passer devant”*. Elle mentionne un *“niveau relationnel abyssal de la majorité des hommes”*. Même si Pauline Harmange dépeint un tableau peu flatteur des hommes, aucun projet politique totalitaire visant leur assujettissement n’y est repris.

D’après l’article de septembre 2020 du journal *L’Obs*, aucun appel à la violence ne serait vraiment présent dans ce livre et la seule violence présente serait *“symbolique”*. En janvier 2018, *Le Journal des Femmes* parle également d’une misandrie qui reste purement *“symbolique”* et *“verbale”*. Comme vu précédemment avec le manifeste *Scum* de Valérie Solonas, la misandrie est un moyen de partager et d’explorer des fantasmes, semblables à ce que l’on retrouve dans les jeux vidéo. Ces articles semblent rejoindre la conception de Védie (2022), considérant la misandrie comme une *métaphore*, une figure de style et non un projet politique réel de haine.

Certains articles de presse semblent ainsi s’exprimer d’un point de vue juridique, invoquant la loi du 29 juillet 1881 concernant la liberté de la presse et la peine encourue pour incitation publique à la haine. Ils dénoncent une forme pamphlétaire qui ne permet pas de justifier la dangerosité des propos du livre *“Moi les hommes je les déteste”*. En effet, une lecture approfondie du livre ne semble pas révéler un appel à la haine ni un projet politique totalitaire. On assiste plutôt à une sorte de diabolisation et d’exagération du discours misandre. Point de vue que défendent d’autres journaux, par exemple *L’Obs* lorsqu’il titre *“le livre féministe menacé de censure : quelle blague”*.

4.6.2 La misandrie : un appel à la sororité

Dans son livre, Harmange (2020) insiste sur la capacité de la misandrie à créer une sororité. Ainsi, elle explique que la misandrie dépasse la simple détestation des hommes : elle permet de se privilégier soi-même et les autres femmes de son entourage. Devenir misandre c'est se libérer de l'approbation masculine pour se tourner vers la création de liens forts entre femmes mettant ainsi à mal la rivalité féminine dans laquelle elles sont élevées (Harmange, 2020). C'est sous cet angle que certains médias semblent aborder le livre *"Moi les hommes je les déteste"*. De fait, ils ne mentionnent aucune incitation à la haine et mettent plutôt l'accent sur la misandrie en tant qu'invitation à la sororité. Comme l'explique un article du *Journal des Femmes* paru en janvier 2021, la misandrie de Pauline Harmange se résume à une exclusion des hommes *"au profit d'espace non mixte et incite les femmes à agir ensemble"*. *Madame Figaro* (octobre 2020), *L'Obs* (décembre 2020) et *Le Point* (octobre 2010) soulignent également qu'il s'agit avant tout d'un appel puissant à la sororité plutôt qu'une haine des hommes. Dans un article intitulé : *"Un bien nécessaire"* paru dans *Libération* (octobre 2020), Camille Froidevaux-Metterie précise : *"Revendiquer l'entre-soi féminin, ce n'est pas rejeter les hommes, c'est choisir celles qui ont été longtemps ignorées, rééquilibrer l'échelle des valeurs en faveur des femmes. En somme, lutter contre la domination masculine"*. Ces différents articles présentent la misandrie sous un jour plus positif. Ils parlent d'invitation à la sororité, non pas comme une exclusion gratuite et haineuse des hommes, mais comme un moyen de favoriser des espaces non mixtes propices à la solidarité féminine.

4.6.3 Une haine décontextualisée

L'argument selon lequel il suffirait de remplacer le mot *"hommes"* par *"femmes"* ou par toute autre minorité pour rendre visible la haine et constater les deux poids deux mesures à l'œuvre est un argument qui a été avancé dans beaucoup d'articles de presse (*Valeurs Actuelles*, *Le Monde*, *Atlantico*). Par exemple, *Le Monde* (octobre 2020) écrit : *"Imagine-t-on les réactions que n'auraient pas manqué d'entraîner les propos litigieux si, plutôt que les hommes, les femmes avaient été similairement visées, ou bien les homosexuels ou les membres d'une autre communauté ?"*. *Le Figaro* va même jusqu'à déclarer que la *"seule transgression autorisée est la haine à l'égard des hommes blancs"*.

Ces différents articles appuient leur raisonnement sur la règle de justice. Celle-ci peut jouer dans l'impression d'un *"effet d'objectivité supplémentaire"*. Elle consiste à traiter de manière équitable des individus confrontés à des situations similaires ou des actions jugées identiques,

renforçant ainsi un raisonnement qui s'inscrit dans le cadre du "*rationalisme égalitaire*" (c'est-à-dire un raisonnement équitable et logique) (Koren, 2011). Ainsi, en adoptant cette approche, les arguments maintiennent les apparences d'un jugement objectif basé sur des faits. Cependant, en suivant cette logique, on dépouille les situations de leur contexte, et on les essentialise. De façon similaire, les articles qui ont condamné la haine vis-à-vis de Pauline Harmange ont placé la misandrie sur le même pied d'égalité que la misogynie ou la haine d'autres minorités. Ainsi, ils ont opéré une décontextualisation en ne prenant pas en compte le contexte patriarcal et les multiples violences infligées aux femmes. À l'inverse, "*Si la misandrie a une cible, elle n'a pas de victimes (...) on ne tue ni ne blesse personne, on n'empêche aucun homme d'avoir le métier et les passions qu'il veut, de s'habiller comme il veut, de marcher dans la rue la nuit tombée, et de s'exprimer comme bon lui semble*" (Harmange, p.40). Comme l'explique Harmange (2020), faire un parallèle entre la misandrie et la misogynie revient à négliger les facteurs sociaux à l'œuvre dans la domination masculine et à envisager la misandrie comme une discrimination systémique, ce qu'elle n'est pas.

D'après Roselyne Koren (2011), chercheuse universitaire spécialisée dans les sciences du langage et la communication, la règle de justice peut être réfutée en faisant intervenir le contexte socio-historique qui entoure le débat. En effet, ce contexte permet de discerner des différences qui empêchent la règle d'égalité de s'appliquer (Koren, 2011). C'est la stratégie qu'adoptent certains articles en contextualisant la misandrie. D'une part, en communiquant des statistiques sur les violences faites aux femmes, d'autre part, en soulignant le caractère de "*réaction-haine*" à l'œuvre dans la misandrie. Par exemple, *Le Journal des Femmes* (janvier 2021) explique que : "*la misandrie est une réponse, une réaction à l'oppression masculine, à des siècles de domination masculine*". *L'Obs* (décembre 2020) parle de "*légitime défense*". Des chiffres sur les viols, les féminicides, les violences conjugales et les mutilations génitales sont également cités. Ainsi, certains articles de presse estiment que la misandrie est comparable à la haine envers d'autres minorités. D'autres articles critiquent cette comparaison décontextualisante et soulignent la spécificité de la misandrie comme une réaction au patriarcat.

4.6.4 Réaffirmer son amour

En réaction à la sortie du livre "*Moi les hommes je les déteste*", il semblerait que plusieurs articles de presse aient eu besoin de réaffirmer l'amour que les femmes portent aux hommes. En effet, dans un article de *Ouest-France*, la journaliste Anne-Sophie Douet défend que "*S'il est un combat à mener c'est celui de l'égalité entre les sexes, mais continuons d'aimer les*

hommes, d'éduquer nos fils, d'être fières de leur être indispensables". En octobre 2020, *Le Figaro* publie un article intitulé : *"Thérèse Hargot, moi les hommes je les aime"*. Dans cet article, Thérèse Hargot, sexologue et philosophe française, clame : *"Moi, les hommes, je les aime ! Je ne vous parle pas de certains hommes, de mon père, mes quatre frères, mes amis, mes deux fils, ni de l'amour de ma vie (...) je veux déclarer publiquement mon amour pour les hommes, les hommes en général (...) je ne souhaite en aucun cas me passer de leur présence, de leur regard, de leur amour, de leur corps. Ni de leurs livres, leurs films, leurs musiques."* Dans cette dernière phrase, elle fait référence à Alice Coffin qui a écrit dans son livre *"Le génie lesbien"* ne plus vouloir rien avoir à faire avec des œuvres réalisées par des hommes. Ce besoin de réaffirmer son amour des hommes rappelle l'article du Monde (janvier 2018) dans lequel 100 femmes célèbres, dont la célèbre actrice Catherine Deneuve, plaident en faveur d'une *"liberté d'importuner"*. Elles ont exprimé leur désaccord avec un féminisme qui, au-delà de la dénonciation des abus de pouvoir, semblait se transformer en hostilité envers les hommes et la sexualité³. Comme vu précédemment, les militantes féministes font face à un tenace préjugé selon lequel elles détesteraient les hommes (Védie, 2021). Cette nécessité perçue par certaines femmes de souligner leur amour des hommes peut éventuellement se comprendre comme une volonté d'éviter le stigmatisme de la féministe haineuse et lesbienne qui déteste les hommes. Pour Alice Coffin (2020), dans les propos de ces femmes, elle entend : *"nous ne sommes pas lesbiennes !!! N'ayez pas peur, petits hommes chatons, nous vous aimons encore"* (p.207). Ainsi, en réponse à certaines féministes qui osent se revendiquer misandres, des femmes ressentent le besoin de rassurer les hommes sur l'amour qu'elles leur portent. Une position qui, pour Pauline Harmange (2020), est le signe d'un besoin constant de protéger l'égo masculin et de le convaincre qu'il ne risque rien avec les femmes ou le féminisme.

Cependant, est-il vraiment question d'amour dans la misandrie ? Une féministe misandre n'aimerait-elle pas son père, son fils, son mari ? Dans sa définition de la misandrie, Pauline Harmange semble insister sur le caractère construit de la catégorie homme, s'attaquant davantage aux privilèges dont bénéficient les hommes plutôt qu'à l'homme lui-même. La misandrie serait alors peut-être à envisager comme une détestation des hommes dans un sens général qui n'empêcherait pas de pouvoir ressentir de l'amour pour un homme en particulier. C'est d'ailleurs ce que Pauline Harmange défend lorsqu'elle explique être en couple avec un homme : *"Aujourd'hui, bien que j'aime mon partenaire et que je n'envisage pas une seconde de m'en séparer, je continue à penser et à revendiquer mon hostilité envers les hommes. Et à le mettre dans ce panier. C'est possible, parce que la vie n'est pas simple, et que j'expérimente"*

à la fois le particulier et le général” (p.28). Certaines personnes perçoivent la misandrie comme une menace de désamour envers les hommes, réactivant ainsi le stéréotype de la féministe lesbienne et haineuse. À l'inverse, Harmange rejette cette analyse dépolitisante en affirmant que la misandrie n'est pas une question d'amour. Selon elle, la misandrie critique la position de pouvoir des hommes et non les hommes en tant qu'individus, ce qui n'empêche d'aimer les hommes de son entourage.

4.6.5 Névroses et patriarcat fantasmé

En octobre 2020, un article d'*Atlantico* intitulé *"Génération immaturité : ces névroses personnelles qui plombent nos débats politiques"* cible Pauline Harmange, l'accusant de diminuer *"les standards de l'engagement politique au plan émotionnel"*. Bertrand Vergely, philosophe et essayiste français, intervient dans cet article pour donner son point de vue sur le livre *"Moi les hommes je les déteste"* en affirmant que *"La sortie de Madame Pauline Harmange n'a en soi aucun intérêt. Des femmes qui, à la suite d'échecs amoureux ou conjugaux, crient haut et fort qu'elles ne peuvent plus voir les hommes, on a déjà entendu de tels discours"*. Dans *Valeurs Actuelles* (octobre 2020), Pascal Bruckner, philosophe et écrivain, adopte une approche similaire en ramenant l'engagement féministe de Pauline Harmange à des déceptions amoureuses : *"Le jeu amoureux ne comporte pas une assurance tous risques et que les blessures du cœur ne peuvent être imputées au seul patriarcat (...) J'ai de la peine pour elles, cela révèle beaucoup de misère intérieure"*. Un article du *Figaro* publié en octobre 2020, qui mentionne que *"Alice Coffin et Pauline Harmange (...) n'expriment que leurs propres doutes, leurs souffrances"*. Dans un registre similaire, l'intervention de Thérèse Hargot, sexologue, dans *Le Figaro* (octobre 2020), réduit la colère des femmes à un déficit de confiance en soi, et l'engagement féministe à une question de développement personnel : *"C'est à chacune et à chacun que revient la responsabilité de son bonheur. Les femmes ne s'aiment pas assez, voilà pourquoi elles éprouvent tant de ressentiments envers les hommes. Le changement, c'est d'abord en soi-même qu'il faut l'opérer pour l'incarner (...) Nul besoin de rabaisser l'autre pour trouver sa juste place, il suffit d'avoir confiance en soi"*.

Au-delà de simplement interpréter le discours de Pauline Harmange comme le reflet d'une expérience personnelle difficile, certains articles vont jusqu'à l'accuser de fantasmer le patriarcat. Ainsi, pour *Le Figaro* (octobre 2020), *"Chacun de leurs défauts ou grave manquement au respect des femmes est alors monté en épingle pour prouver leur culpabilité. Elles se pensent victimes d'une domination masculine et agissent en fonction de cette grille de*

lecture manichéenne, infantile”. Un article de *Valeurs Actuelles* (octobre 2020) dénonce également une certaine capacité à “transformer l’anecdotique en cause nationale”, la féministe serait devenue “hystérique” et s’inventerait de “nouveaux combats féministes”.

Plusieurs processus de délégitimation sont à l’œuvre. Tout d’abord, comme l’explique Roselyne Koren (2011), chercheuse et universitaire spécialisée dans les sciences du langage et la communication : “Les arguments : *X est fou, déraisonnable, irrationnel, X délire, jouent un rôle fréquent dans les polémiques médiatiques ou médiatisées qui ont pour fin de discréditer l’argumentaire ou l’image publique de leur cible*” (p.1). Pauline Harmange est présentée comme “névrosée”. L’irrationalité de ces propos serait motivée par une souffrance personnelle, des échecs amoureux qui l’amèneraient à inventer des situations inégalitaires. On retrouve l’opposition classique raison vs passion et/ou fantasme qui permet de discréditer la parole de l’autre en l’accusant d’être sujet à ses émotions (Koren, 2011). Dans un article des *Inrockuptibles* (mars 2020), Christine Bard, historienne et spécialiste du genre, décrypte les discours antiféministes, notamment celui de Thérèse Hargot, mentionnés ci-dessous. Elle explique que “les antiféministes ont sans cesse pathologisé la cause et ses militantes. Le féminisme était jugé contre-nature – argument particulièrement présent du côté de l’adversité religieuse au féminisme, que l’on retrouve aujourd’hui chez la sexologue catholique (...) Thérèse Hargot. Les militantes de l’égalité des sexes qui osaient s’affirmer dans la sphère publique et contester l’ordre patriarcal ne pouvaient être que des folles motivées par des problèmes personnels, en particulier le ressentiment à l’égard des hommes, le désir de se distinguer, la haine du féminin (le féminisme étant présenté comme le désir des femmes de vouloir devenir des hommes) etc.”. Christine Bard (2020) explique également que prétendre que l’égalité a été atteinte et que les féministes inventent un patriarcat est un moyen classiquement utilisé par les antiféministes pour discréditer les luttes. De la même manière, d’après Verhaeghe (2015), chercheuse universitaire en linguistique, la convocation de la figure de “l’hystérique” participe à l’infériorisation des femmes et à une stratégie visant à les priver de la parole. Ainsi, qualifier Pauline Harmange d’hystérique, l’accuser de fantasmer le patriarcat, ou prétendre qu’elle est misandre à cause de déceptions amoureuses, permet de discréditer ses revendications.

4.6.6 Féministes contemporaines vs féministes du passé

Plusieurs articles marquent une opposition entre les féministes du passé et les féministes actuelles. Ces dernières desserviraient la cause et se focaliseraient sur des problèmes moins

importants. En somme, elles ne seraient pas à la hauteur des grandes figures féministes du passé. Ainsi, *Valeurs Actuelles* (octobre 2020) déplore le féminisme de Pauline Harmange qui appartiendrait à une *“frange radicale en pleine dérive sectaire et haineuse”*. Le journal se questionne : *“Mais où sont passé les vraies féministes (...) celles qui ont réellement participé au mouvement de libération de la femme (...) en ce XXI siècle, le féminisme, le vrai, l’authentique, n’est plus. Aujourd’hui, il est synonyme de destruction de l’homme. Il ne cherche plus l’égalité, en tout cas pour une partie du mouvement. Désormais, il est même encouragé de haïr les hommes”*. De la même manière, *Atlantico* (2020) marque une séparation avec les féministes actuelles : *“contrairement aux féministes de la génération précédente qui pensaient leur combat en termes d’émancipation et d’égalité avec les hommes, la nouvelle génération est identitaire et excluante”*. Pour Christine Bard (2020), mettre sur un piédestal les féministes du passé afin de dénigrer les féministes actuelles est un argument classique utilisé par les antiféministes. Pour autant, d’après elle, les antiféministes n’auraient de toute façon pas été d’accord avec les combats féministes du XIXème ou XXème siècle s’ils avaient vécu à la même époque.

4.6.7 Une misandrie made in USA

Pour *Le Figaro* (octobre 2020), Pauline Harmange s’inscrit *“dans le nouveau courant dit de la misandrie issue des États-Unis”*. Un article de *Valeurs Actuelles* (octobre 2020) envisage, lui aussi, le discours anti-hommes comme *“un discours très médiatisé et très minoritaire, importé, une fois de plus, des États-Unis”*. Selon Christine Bard (2020), souligner le caractère américain du féminisme en France est rarement fait dans un but positif, il s’agit d’une forme d’anti-américanisme. Cette critique n’est pas toujours très précise et transforme souvent le féminisme américain en un objet mythique, et la féministe américaine en une figure effrayante, rassemblant tous les stéréotypes négatifs associés aux femmes. Ce processus de délégitimation est déjà présent dès la première vague du féminisme. Bien qu’il soit indéniable que le féminisme américain a joué un rôle important, marquant l’histoire du mouvement féministe par la publication d’essais et la création d’organisations défendant des positions féministes précoces, il est également influencé par la superpuissance que représentaient les États-Unis à la fin du XXe siècle. De plus, la critique interne du féminisme américain, notamment celle du féminisme noir (*black feminism*), a eu une influence mondiale, donnant naissance à un concept clé de la troisième vague féministe : l’intersectionnalité. Les États-Unis, en particulier le monde académique américain, ont également joué un rôle essentiel en amplifiant les voix des

féminismes chicana, indien, contribuant ainsi à la transnationalisation des théories féministes (Bard, 2020).

Cependant, il est crucial de reconnaître que le féminisme n'a pas émergé exclusivement aux États-Unis, et de nombreuses luttes antérieures ont été menées ailleurs dans le monde. En France, le féminisme a des racines historiques remontant au mouvement des suffragettes au début du XXe siècle (Bard, 2020). Certaines revendications féministes ont également été formulées pendant la Révolution française au XVIIIe siècle, notamment par Olympe de Gouges. Identifier le féminisme comme américain peut faciliter sa critique au nom de l'anti-impérialisme, notamment dans de nombreux pays du Sud. En France, l'idée d'un féminisme américain peut sous-entendre que les féministes locales ne font que reproduire les luttes des féministes américaines, conduisant ainsi à une minimisation des violences subies par les femmes dans leur propre pays (Bard, 2020). Ainsi, associer la misandrie de Pauline Harmange à une importation des États-Unis vise à discréditer ses propos en les présentant comme une simple imitation des positions des féministes américaines.

4.6.8 Une stratégie de renversement du stigmat

Comme évoqué précédemment, les militantes impliquées dans le mouvement féministe sont fréquemment confrontées à des allégations récurrentes de misandrie, utilisées dans le but de les discréditer. Face à ces critiques, comme nous l'avons expliqué dans la première partie de ce mémoire, certaines féministes ont adopté une tactique de renversement du stigmat en se revendiquant ouvertement misandres. Certains articles de presse ont émis des doutes par rapport à cette idée. Ainsi, Christine Bard, historienne spécialisée dans l'histoire des femmes et auteure d'un ouvrage sur l'antiféminisme, a exprimé sa réticence dans un article de *L'Obs* publié en décembre 2020, intitulé *"Comment comprendre cette vague misandre ?"*. Pour elle, changer le sens du terme misandre par la seule volonté des militantes semble être une tâche complexe : *"Il y a un danger de confusion. La misandrie a une étymologie, qui veut bien dire la haine, et un usage antiféministe (...) Utiliser ce mot, n'est-ce pas valider une critique antiféministe qui existe depuis le XIXe siècle, selon laquelle le féminisme équivaut à la haine des hommes ? Cela a toujours été une manière de dépolitiser le combat féministe en en faisant une seule histoire d'émotions négatives"*. Une position similaire est partagée par Martial Poirson, sociologue et auteure de *"Combattantes : une histoire de la violence féminine en Occident"* dans un article de *Télérama* (décembre 2020) : *"Retourner le stigmat, assumer la misandrie, c'est, de la part des jeunes féministes, une stratégie militante frontale qui oblige l'ennemi à abattre ses cartes"*

(...) Cette tactique de confrontation directe se justifie, à l'heure où les réseaux sociaux désinhibent les positions. Elle risque aussi d'alimenter une très puissante surenchère antiféministe en réactivant tous les préjugés (furie, harpie, virago...) autour de la femme hostile et revancharde". Cette critique de la misandrie peut se comprendre quand on voit comment certains articles de presse ont utilisé le livre de Pauline Harmange pour justifier un rejet du féminisme contemporain, le qualifiant de dangereux. Par exemple, dans son édition d'octobre 2020, *Valeurs Actuelles* parle de "domination par la vengeance", tandis que *Le Figaro* (octobre 2020) évoque un féminisme devenu "anti-hommes".

4.7 Synthèse analyse de controverse

La polémique autour de la sortie du livre "*Moi les hommes je les déteste*" nous aide à comprendre comment la misandrie est perçue. Pour certain·e·s, elle est vue comme une forme de violence, ce qui conduit à considérer le livre comme un manifeste de haine contre les hommes et à le qualifier de dangereux. Pour d'autres, il s'agit là d'une réaction légitime compte tenu du contexte patriarcal dans lequel elle s'exprime. Ainsi, la misandrie ne répond pas à une seule définition et il y a plusieurs manières de l'envisager. Elle est un terme polysémique qui peut être interprété différemment en fonction du contexte et des lieux d'énonciation.

Premièrement, certains articles de presse l'ont envisagé à partir de sa définition stricto sensu, c'est-à-dire comme une haine des hommes. Ils placent alors la misandrie sur le même plan que la misogynie ou la haine envers d'autres minorités. S'appuyant sur un cadre juridique, invoquant la loi du 29 juillet 1881 sur l'incitation publique à la haine, ils dénoncent la violence de la misandrie. Cette vision s'accompagne généralement de l'argument qui invite à imaginer ces propos en remplaçant "hommes" par n'importe quelle autre communauté minorisée.

Deuxièmement, d'autres articles de presses ont élargi la définition de la misandrie, l'envisageant alors comme une réponse, voire un système de défense, face à la misogynie et aux oppressions patriarcales. En effet, il ne s'agit pas d'une violence gratuite mais d'une réponse à la violence patriarcale. Les articles de presse qui ont adopté cette approche de la misandrie ont d'ailleurs recontextualisé cette notion en fournissant des statistiques sur les violences de genre. La dimension "violente" de la misandrie est même remise en question, puisqu'elle serait purement symbolique, étant donné qu'il n'existe pas de système misandre structurellement conçu pour opprimer les hommes. L'équivalence morale entre misandrie et misogynie est ainsi questionnée.

Troisièmement, d'autres articles remettent en question la perception "violente" de la misandrie en mettant en lumière la sororité qu'elle permet. L'accent n'est plus mis sur la potentielle violence de l'exclusion des hommes, mais plutôt sur la création de liens forts entre les femmes.

Quatrièmement, nous avons également identifié plusieurs processus de délégitimation. Par exemple, les féministes actuelles sont accusées d'être trop extrêmes, d'avoir rendu le féminisme sectaire et haineux et de se tromper de combats, tandis que les féministes du passé sont glorifiées. Afin de disqualifier la misandrie, on l'associe également à un concept importé des États-Unis : les féministes françaises ne feraient que copier les féministes américaines dont les combats sont jugés trop extrêmes et donc inappropriées pour l'Europe. Pauline Harmange a également été accusée de fantasmer le patriarcat ou de devenir misandre à cause de déceptions amoureuses. Certains articles perçoivent ainsi la misandrie comme une menace de désamour envers les hommes, réactivant alors le stéréotype de la féministe lesbienne et haineuse. Cette vision dépolitisante entraîne une individualisation du problème en ramenant la misandrie à une question de sentiments plutôt qu'à une critique politique de la domination masculine. En présentant la misandrie comme une simple forme de haine des hommes en raison d'échecs amoureux, on réduit sa dimension politique contestataire.

Cinquièmement, certains articles ont présenté la misandrie comme une stratégie politique permettant un retour du stigmaté. Face aux allégations récurrentes de misandrie, certaines féministes se revendiquant ouvertement misandres espèrent ainsi diminuer le potentiel disqualifiant du terme. Toutefois, face à la controverse entourant la publication du livre et aux nombreux articles qui ont accusé Pauline Harmange de promouvoir des discours haineux, il est légitime de s'interroger sur l'efficacité de la misandrie comme stratégie de retour du stigmaté. En effet, après la sortie de son livre, Pauline Harmange a été victime de cyberharcèlement, recevant des milliers de messages haineux, ainsi que des menaces de viol et de mort. Dans les articles de presses analysés, son livre, et par extension les discours féministes, ont été accusés, d'être haineux et dangereux. Au vu des réactions qu'a suscité le livre, la misandrie ne risque-t-elle pas de renforcer le stéréotype de la féministe hostile cherchant à dominer les hommes et de rendre les discours féministes inaudibles ?

5. Conclusion générale

Dans notre étude théorique, nous avons tout d'abord cherché à définir la misandrie, souvent perçue comme l'opposé de la misogynie. Ensuite, nous l'avons replacée dans son contexte historique, en l'examinant comme une stratégie discursive pour contrer un stigmatisme antiféministe. De plus, nous avons exploré son rôle dans la remise en cause des contraintes imposées par la politique de respectabilité. Par la suite, nous avons réfléchi à la place de la violence dans le féminisme et à la manière dont elle est perçue. Nous avons également exploré la dimension métaphorique et humoristique que la misandrie peut parfois adopter. Enfin, nous avons analysé les critiques visant la misandrie.

Concernant notre analyse de controverse, nous avons détaillé son contexte, la structure ainsi que ses intervenant·e·s avant de passer à l'analyse du contenu. Nous avons alors déduit que la polémique autour du livre *"Moi les hommes je les déteste"* illustre la complexité des perceptions de la misandrie. En effet, certains y voient une incitation à la haine, comparable à la misogynie, et dénoncent sa dangerosité. En revanche, d'autres la considèrent comme une réaction légitime au patriarcat, soulignant son caractère symbolique et non structurellement oppressif. De plus, la misandrie est également perçue comme une forme de sororité, renforçant les liens entre femmes. Cependant, elle est souvent sujette à divers processus de délégitimation. Par exemple, elle est accusée d'être une importation des États-Unis ou une réaction personnelle face à des déceptions amoureuses plutôt qu'une critique politique.

À la question *"la misandrie est-elle un concept violent ?"*, on peut répondre que cela dépend de la manière dont on envisage la misandrie. En effet, la misandrie est un terme polysémique qui peut être interprété différemment en fonction du contexte et des lieux d'énonciation. Si l'on se base sur sa définition stricto sensu, c'est-à-dire comme la haine du sexe masculin, on peut considérer la misandrie comme violente, au même titre que la misogynie ou tout autres formes de haine. Cependant, les féministes misandres présentent la misandrie d'une manière qui pourrait lui faire perdre sa dimension haineuse. Tout d'abord, la misandrie ne vise pas les hommes en tant qu'individus mais en tant que représentants d'un système de domination (contrairement à la misogynie). Ensuite, les origines de cette haine seraient différentes. Alors que la misogynie s'est construite à travers des discours historiques, des mythes, des coutumes et des rites qui véhiculent l'idée que le sexe féminin est inférieur, la misandrie serait purement *"défensive"* et n'existerait qu'en réponse au patriarcat. De plus, les implications de la misandrie diffèrent profondément de la misogynie. La misandre n'engendrerait pour ainsi dire aucune

conséquence néfaste contrairement à la misogynie qui participe à l'oppression des femmes. Ces différentes considérations illustrent la question des échelles d'analyse. Là où certain·e·s vont envisager la misandrie comme une haine des hommes au niveau individuel, d'autres vont y voir la critique d'un système adoptant ainsi une lecture systémique et contextualisée de la misandrie. Les articles critiquant la haine exprimée par Pauline Harmange ont mis la misandrie sur un pied d'égalité avec la misogynie. Ce faisant, ils ont décontextualisé le débat en ignorant le contexte patriarcal et les multiples violences subies par les femmes.

On peut également considérer la misandrie comme une stratégie politique et discursive, ce qui change également le sens qu'on lui attribue. En effet, nous avons vu que la misandrie permettrait de contrer les effets paralysants de la politique de respectabilité mais aussi d'agir en tant que stratégie de retournement de stigmat. Nous avons également analysé la misandrie en tant qu'expression d'une haine fantasmatique et cathartique permettant d'accroître son agentivité et comme une forme d'humour permettant de répondre aux discours masculinistes. Ainsi, si l'on considère la misandrie comme une stratégie politique, elle est davantage une manière de contrer la violence plutôt qu'une violence en soi. Considérer la misandrie comme violente ou non-violente dépendrait donc, en partie, de l'adoption d'une perspective systémique et historique.

Toutefois, la considération selon laquelle la misandrie ne serait pas violente car elle n'engendre pas d'actes violents envers les hommes (contrairement à la misogynie) n'est pas partagée par tous·tes. En effet, nous avons vu les critiques qui lui ont été adressées au niveau du risque de reproduction des mécanismes de domination et de la violence que constituerait l'exclusion des hommes dans les luttes féministes. À ce propos, il est intéressant de souligner qu'aucune des critiques présentées dans l'analyse théorique n'ont été mentionnées dans les articles de presses. Toutefois, on remarque une caractéristique commune : la "*généralisation abusive*" de la misandrie est dénoncée. Pauline Harmange soutient que tous les hommes, indépendamment de leur classe sociale, de leur race ou de leur niveau d'éducation, font partie de la classe dominante, tandis que les femmes appartiennent à la classe dominée. Selon elle, il est difficile de ne pas les regrouper tous sous une même catégorie, et elle va même jusqu'à suggérer que cette généralisation est nécessaire. Cette tendance à la généralisation a été critiquée, notamment à travers la rhétorique *not all men* (non, pas tous les hommes), fréquemment évoquée en réponse au mouvement *Me Too*. Cette expression vise à rappeler que tous les hommes ne sont pas responsables de comportements inappropriés. Cette vision de la misandrie, qui décrète que tous

les hommes sont des oppresseurs, fait également débat au sein du féminisme. Comme l'ont souligné certains auteurs et autrices, tels que Bell Hooks, la misandrie alimente une guerre des sexes et reproduit des mécanismes de domination. Ainsi, que ce soit dans des articles de presse ou dans les critiques féministes, cette tendance à regrouper tous les hommes dans le même panier dérange. Cependant, la manière d'y répondre diffère. D'une part, nous avons les médias qui utilisent la rhétorique *not all men* et se contentent de dire que tous les hommes ne sont pas des oppresseurs. D'autre part, certain·e·s penseurs et penseuses féministes alertent sur le risque de reproduction des mécanismes de domination que cette généralisation induit, en soulignant par exemple que les hommes noirs pourraient être victimes d'une forme de misandrie noire. Il ne s'agit pas ici de défendre les hommes et de les dédouaner de leur responsabilité, comme dans la logique *not all men*, mais plutôt de pointer du doigt la perspective blanche et bourgeoise de la misandrie et les conséquences sur des populations déjà marginalisées. On peut constater ici que les critiques formulées se situent à des échelles d'analyses différentes. Les critiques féministes analysent la misandrie d'un point de vue systémique (et intersectionnelle) alors que certains articles de presse semblent répondre, via la logique *not all men*, à la misandrie comme s'il s'agissait d'une attaque personnelle contre les hommes.

Ce travail s'inscrit également dans un débat plus large concernant la manière dont les discours féministes sont reçus et disqualifiés. En effet, notre analyse de controverse nous a permis de voir les différents processus de délégitimation concernant le livre *“Moi les hommes je les déteste”*. Par exemple, la manière de présenter la misandrie comme un désamour des hommes, réactivant alors le stéréotype de la féministe lesbienne et haineuse. Ici encore, se pose la question de l'échelle d'analyse. Ramener la misandrie à une question de sentiments plutôt qu'à une critique politique de la domination masculine entraîne une individualisation du problème et une dépolitisation de la misandrie. Au vu des nombreuses critiques adressées au livre, on peut se questionner sur l'efficacité de la misandrie en tant que retour du stigmaté, telle que présentée dans l'analyse théorique. La misandrie est-elle une manière de briser des mécanismes de *“silenciation”* ? Ou bien, risque-t-elle, au contraire, de donner raisons aux stigmates antiféministes telles que celui de la féministe haineuse ?

Ce mémoire interroge également la place de la violence dans les luttes politiques, et plus précisément sur sa perception. Qu'est-ce qui est perçu comme violent ou non ? Quelle forme de violence est considérée comme légitime ? Toutes les causes justifient-elles l'emploi de la violence ? Comme l'explique Philippe Braud (2011), politologue français, *“la violence (...) est stigmatisée. C'est pourquoi il est courant de la dénoncer chez l'adversaire et de la nier ou de*

la minimiser dans son propre camp” (p.129). Cela souligne l'importance de comprendre les dynamiques politiques entourant la qualification de ce qui est violent ou non. Par exemple, nous avons observé comment les médias peuvent présenter la misandrie de manière différente, influençant ainsi notre perception de ce concept. Comme évoqué dans l'analyse théorique, certaines féministes estiment que la violence est le seul moyen de se faire entendre par les dominants. Plus largement, il est alors intéressant de s'interroger sur le recours à la violence pour revendiquer ses droits : est-ce le seul moyen pour les dominés de renverser le pouvoir ?

Enfin, ce travail nous amène à nous questionner sur les limites politiques de la misandrie. Elle permettrait de développer une sororité, d’agir en tant que stratégie de retour de stigmatisme tout en brisant la politique de respectabilité. Cependant, en raison de la non prise en compte des différentes formes de discriminations, elle risquerait de limiter son action politique aux bénéfices des femmes blanches et bourgeoises. De plus, elle empêcherait une profonde remise en question du patriarcat en excluant les hommes de cette révolution féministe.

Bibliographie :

- Ajari, N. (2022). En conversation avec la mort. Tommy J. Curry et les discours philosophiques de la masculinité noire. *Itinéraires*, 2021-3.
<https://doi.org/10.4000/itineraires.11430>
- Bard, C. (2020). *Féminismes : 150 ans d'idées reçues*. Le Cavalier Bleu. <https://doi-org.ezproxy.ulb.ac.be/10.3917/lcb.bard.2020.01>
- Belliard, C. M. (2020). Les luttes des suffragettes : 1903-1928. Dans *Diplômées, 100 ans de lutte(s) pour l'égalité* (pp. 272-273). Récupéré de <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02939278>
- Beizer, J. (1993). Les lettres de Flaubert à Louise Colet, une physiologie du style. In R. Debray-Genette & J. Neefs (Eds.), *L'Œuvre de l'œuvre : Études sur la correspondance de Flaubert* (pp. xx-xx). Presses universitaires de Vincennes.
<https://doi.org/10.4000/books.puv.7766>
- Bouygues, E. (2011). Mireille Havet ou Le journal monstre d'un poète insexué. In D. Bohler (Ed.), *La Souillure*. Presses Universitaires de Bordeaux.
<https://doi.org/10.4000/books.pub.24141>
- Braud, P. (2011). Violences politiques. Les raisons d'une déraison. Dans : Véronique Bedin éd., *Violence(s) et société aujourd'hui* (pp. 129-136). Auxerre: Éditions Sciences Humaines. <https://doi-org.ezproxy.ulb.ac.be/10.3917/sh.bedin.2011.01.0129>
- Brooms, D. R., & Clark, J. S. (2020). Black Misandry and the Killing of Black Boys and Men. *Sociological Focus*, 53(2), 125-140.
<https://doi.org/10.1080/00380237.2020.1730279>
- Bourdieu, P. (1980). L'identité et la représentation. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 63-72. <https://doi.org/10.3406/arss.1980.2100>
- Butler, J. (1997). *Le discours excitable : une politique du performatif*. Routledge.
- Capelle, L. (2021, janvier 10). 'Moi les hommes, je les déteste' met le doigt là où ça fait mal. *New York Times*. <https://www.nytimes.com/fr/2021/01/10/books/pauline-harmange-feministes-misandrie.html>
- Coffin, A. (2020). *Le génie lesbien*. Grasset.
- Curry, T. (2014). Michael Brown and the need for a genre study of Black male death and dying. *Theory and Event*, 17.

https://www.researchgate.net/publication/335380705_Michael_Brown_and_the_Need_for_a_Genre_Study_of_Black_Male_Death_and_Dying

- Curry, T., & Kelleher, M. (2015). Robert F. Williams and militant civil rights: The legacy and philosophy of armed self-defense. *Radical Philosophy Review*, 18, 45–68.
- Daam, N. (2018). Je n’ai pas la haine des hommes, j’ai la haine tout court. *Slate*.
<https://www.slate.fr/story/154342/haine-hommes-haine-tout-court>
- Daumas, M., & Mékouar-Hertzberg, N. (Éds). (2016). *La misogynie : des vestiges du passé aux combats d’aujourd’hui*. Bern : Peter Lang.
- Dekeseredy, W., & Schwartz, M. (2013). Male peer support and violence against women: The history and verification of a theory. *Journal Title*, volume(issue), 1-204.
https://www.researchgate.net/publication/283598528_Male_peer_support_and_violence_against_women_The_history_and_verification_of_a_theory/citation/download
- Delaume, C. (2020). Préface. In P. Harmange, *Moi les hommes, je les déteste*. Éditions du Seuil.
- Dorlin, E. (2018). *Une philosophie de la violence*. Paris : La Découverte.
- Dupuis-Déri, F. (2012). Le discours de la « crise de la masculinité » comme refus de l’égalité entre les sexes : histoire d’une rhétorique antiféministe. *Cahiers du Genre*, 52(1), 119–143.
- Eloit, I. (2018). *Lesbian trouble: Feminism, heterosexuality and the French nation (1970-1981)* (Thèse de doctorat). London School of Economics and Political Science – LSE.
- Enright, D. (2001). *The Wicked Wit of Winston Churchill*. London: Michael O’Mara Books Limited.
- Fleckinger, H. (2009). Une révolution du regard. Entretien avec Carole Roussopoulos, réalisatrice féministe. *Nouvelles Questions Féministes*, 28(1), 98–118.
- Fouque, A. (2020). La misogynie, ce qu’il y a de plus universel dans l’universalisme, 2002. Dans : A. Fouque, *Gravidanza: Féminologie II* (pp. 209-213). Paris : Éditions des femmes.
- Gabrielson, R., Sagara, E., & Grochowski Jones, R. (2014). Deadly force, in black and white. *Propublica*. Retrieved from <https://www.propublica.org/article/deadly-force-in-black-and-white>.
- Gilbert, K. L., & Ray, R. (2015). Why police kill Black males with impunity: Applying public health critical race praxis (PHCRP) to address the determinants of

policing behaviors and 'justifiable' homicides in the USA. *Journal of Urban Health: Bulletin of the New York Academy of Medicine*, 93(1), S122–S140.

<https://doi.org/10.1007/s11524-015-0005-x>

- Ging, D. (2017). Alphas, Betas, and Incels: Theorizing the masculinities of the manosphere. *Men and Masculinities*. <https://doi.org/10.1177/1097184X17706401>
- Goffman, E. (1975). *Stigmate : les usages sociaux des handicaps* (1re éd., *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity*, 1963). Paris : Les Éditions de Minuit.
- Gourarier, M. (2017). *Alpha mâle : Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*. Paris : Le Seuil.
- Guay, E. (2021). Review of *Sérotonine*, de Michel Houellebecq, Paris, Flammarion, 2019, 352, *Politique et Sociétés*, 40(2), 231–233. <https://doi.org/10.7202/1077882ar>
- Harmange, P. (2020). *Moi les hommes, je les déteste*. Éditions du Seuil.
- Harris, A. (2000). Gender, violence, race, and criminal justice. *Stanford Law Review*, 52, 777–807.
- Hess, A. (2014). L'essor de la misandrie ironique. *Slate*.
- Hooks, B. (2004). *The Will to Change: Men, Masculinity, and Love*. New York: Atria Books
- Hooks, B. (2017). *De la marge au centre : Théorie féministe*. Cambourakis.
- Horowitz, J. (2013). Collecting male tears: Misandry and weaponized femininity on the internet. *Digital America*. Retrieved from <https://www.digitalamerica.org/collecting-male-tears-misandry-and-weaponized-femininity-on-the-internet-jillian-horowitz/>
- Idier, A. (2018). *Archives des mouvements LGBT+ : une histoire des luttes de 1890 à nos jours*. Paris : Textuel.
- Jacquemart, A., Masclet C., (2017). Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France, *Clio*, 46, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 27 mars 2024. <https://doi.org/10.4000/clio.13784>
- Jane, E.A. (2017). Réponses féministes de Digilante à une campagne de stigmatisation des salopes sur Facebook. *Social Media + Society*, 3 (2). <https://doi.org/10.1177/2056305117705996>
- Jayawardena, K. (1995). Colonial and postcolonial reconstructions of gender: Violence, identity, and feminist activism. *Gender & History*, 7(1), 73-92.

- Kopp, R. (2018). La littérature française est-elle misogyne ? *Revue des Deux Mondes*, 50–58. <https://www.jstor.org/stable/26504557>
- Koren, R. (2011). De la rationalité et/ou de l'irrationalité des polémiqueurs : Certitudes et incertitudes. *Semen*, 31. Retrieved from <http://journals.openedition.org/semen/9061>
- Lawrence, E., & Ringrose, J. (2018). @Notofeminism, #Feministsareugly, and Misandry Memes: How Social Media Feminist Humor is Calling out Antifeminism. In M. B. Kline & A. D. Tompkins (Eds.), *Digital Feminisms: Transnational Activism in German Protest Cultures*. Routledge.
- Matsick, J. L., & Conley, T. D. (2015). Maybe "I Do," Maybe I Don't : Respectability Politics in the Same-Sex Marriage Ruling. *Analyses of Social Issues and Public Policy*, 15(1), 409-413. <https://doi.org/10.1111/asap.12085>
- Michaud, Y. (2014). Définir la violence ? *Les Cahiers Dynamiques*, 60, 30-36. <https://doi.org/10.3917/lcd.060.0029>
- Morin, C. (2021). Le renouvellement de l'antiféminisme dans la manosphère : idéalisation de la tradition et individualisme masculiniste. *Le Temps des médias*, 36, 172-191. <https://doi.org/10.3917/tdm.036.0172>
- Oluwayomi, A. (2020). The Man-Not and the inapplicability of intersectionality to the dilemmas of Black manhood. *The Journal of Men's Studies*, 28(2), 183-205. <https://doi.org/10.1177/1060826519896566>
- Passard, C. (2009). Le pamphlet meurt-il de liberté ? *Mots. Les langages du politique*, 91, 19-33. <https://doi.org/10.4000/mots.19175>
- Pipon, C. (2013). *Et on tuera tous les affreux. Le féminisme au risque de la misandrie (1970-1980)*. Rennes : Presses universitaires de Rennes. Collection "Mnémosyne".
- Reid, M. (2002). Misogynie de Baudelaire. In C. Planté (Ed.), *Masculin / Féminin dans la poésie et les poétiques du XIXe siècle* (pp. xx-xx). Presses universitaires de Lyon. <https://doi.org/10.4000/books.pul.6369>
- Rentschler, C. (2015). #Safetytipsforladies: Feminist Twitter takedowns of victim blaming. *Feminist Media Studies*, 15(2), 353-356.
- Shifman, L., & Lemish, D. (2010). Between feminism and fun(ny) mism: Analysing gender in popular internet humour. *Information, Communication & Society*, 13(6), 870-891.

- (Smiley, C. J., & Fakunle, D. (2016). From ‘Brute’ to ‘Thug:’ the demonization and criminalization of unarmed Black male victims in America. *Journal of Human Behavior in the Social Environment*, 26(3-4), 350-366.
<https://doi.org/10.1080/10911359.2015.1129256>)
- Smith, W. A., Yosso, T. J., & Solórzano, D. G. (2007). Racial primes and Black misandry on historically White campuses: Toward critical race accountability in educational administration. *Educational Administration Quarterly*, 43(5), 559-585.
<https://doi.org/10.1177/0013161X07307793>
- Smith, W. A., Mustaffa, J. B., Jones, C. M., Curry, T. J., & Allen, W. R. (2016). “You make me wanna holler and throw up both my hands!”: Campus culture, Black misandric microaggressions, and racial battle fatigue. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 29(9), 1189-1209.
<https://doi.org/10.1080/09518398.2016.1214296>
- Solonas, V. (1967). *SCUM MANIFESTO*. Fayard.
- Tabutaud, A. (2016). Beverley Skeggs, Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire. *Genre & Histoire*, 17. Mis en ligne le 31 mai 2016, consulté le 31 octobre 2023 <https://doi.org/10.4000/genrehistoire.2506>
- Talpin, J. (2018). La non-mixité : une étape sur le chemin de l’émancipation des femmes. *Les Cahiers du Développement Social Urbain*, 68, 30-31.
<https://doi.org/10.3917/cdsu.068.0030>
- Védie, L. (2021). Détester les hommes vous libérera ? Valérie Solanas à Paris ou la politique discursive de la misandrie. *Journal européen d'études sur les femmes*, 28 (3), 305-319. <https://doi.org/10.1177/13505068211028896>
- Verhaeghe, S. (2015). De la réaction antiféministe aux rhétoriques proto-masculinistes : le traitement de Louise Michel dans la presse française à la fin du XIXe siècle. In F. Dupuis-Déri & D. Lamoureux (Eds.), *Les antiféminismes. Analyse d'un discours réactionnaire* (pp. 19-35). Les Éditions du Remue-Ménage.
<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02556854>

Articles de presse :

- Cerf, J. (2020, 12 décembre). *Haïr pour ne plus subir ?* Télérama.
<https://www.telerama.fr/penser-autrement/ha-r-pour-ne-plus-subir-20201212>

- Debaecker, A.-L. (2020, 31 octobre). *Pascal Bruckner : « Une partie des élites blanches est prête à s'offrir en autoflagellation »* Valeurs Actuelles.
<https://www.valeursactuelles.com/societe/pascal-bruckner-une-partie-des-elites-blanches-est-prete-a-soffrir-en-autoflagellation>
- Duchemin, D. (2021, 18 janvier). *La misandrie, "star" de 2020*. Le Journal des Femmes. <https://www.journaldesfemmes.fr/societe/feminisme-et-sexisme/2828325-la-misandrie-star-de-2020>
- Froidevaux-Metterie, C. (2020, 19 octobre). *Une bien nécessaire misandrie*. Libération. <https://www.liberation.fr/idees/un-bien-necessaire-misandrie-20201019>
- Gruyère, C. (2020, 7 octobre). *Alice Coffin, Pauline Harmange... La haine des hommes ou le nouveau féminisme*. Valeurs Actuelles.
<https://www.valeursactuelles.com/societe/alice-coffin-pauline-harmange-la-haine-des-hommes-ou-le-nouveau-feminisme>
- Hargot, T. (2020, 14 octobre). *Moi, les hommes, je les aime !* Le Figaro.
<https://www.lefigaro.fr/debats/moi-les-hommes-je-les-aime-20201014>
- L'Obs. (2020, 6 décembre). *Comment comprendre cette vague misandre ? « C'est de la légitime défense. Et cela ne va tuer personne, ni briser des vies »*.
<https://www.nouvelobs.com/rue89/20201206/comment-comprendre-cette-vague-misandre-c-est-de-la-legitime-defense-et-cela-ne-va-tuer-personne-ni-briser-des-vies>
- Melun, P. (2020, 7 octobre). *Alice Coffin, Pauline Harmange : quand des féministes haïssent ouvertement les hommes*. Le Figaro. <https://www.lefigaro.fr/vox/vox-societe/alice-coffin-pauline-harmange-quand-des-feministes-haissent-ouvertement-les-hommes-20201007>
- Meteyer, M. (2020, 13 octobre). *Pauline Harmange, la femme qui déteste les hommes (et infantilise les femmes)*. Le Figaro. <https://www.lefigaro.fr/vox/vox-societe/pauline-harmange-la-femme-qui-deteste-les-hommes-et-infantilise-les-femmes-20201013>
- Philippe, E. (2020, 1er septembre). *« Moi les hommes, je les déteste » : le livre féministe menacé de censure. Quelle blague !*
<https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20200901/moi-les-hommes-je-les-deteste-le-livre-feministe-menace-de-censure-quelle-blague>
- Potdevin, P. (2020, 14 octobre). *"Moi les hommes, je les déteste" : qu'y a-t-il vraiment dans l'essai menacé de censure ?* Madame Figaro.

<https://madame.lefigaro.fr/societe/moi-les-hommes-je-les-deteste-quelle-est-la-veritable-contenu-de-l-essai-menace-de-censure-141020>

- Pujas, S. (2020, 5 octobre). *Comment une tentative de censure ratée a fait le succès d'un livre*. Le Point. <https://www.lepoint.fr/culture/comment-une-tentative-de-censure-ratee-a-fait-le-succes-d-un-livre-05-10-2020>
- Raschel, E. (2020, 16 octobre). *Misandrie : « La forme pamphlétaire » ne justifie pas les abus de la liberté d'expression*. Le Monde.
https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/10/16/misandrie-la-forme-pamphletaire-ne-justifie-pas-les-abus-de-la-liberte-d-expression_6059234_3232.html
- Vergely, B. (2020, 4 octobre). *Génération immaturité : ces névroses personnelles qui plombent nos débats politiques*. Atlantico.
<https://www.atlantico.fr/article/decryptage/generation-immaturite-ces-nevroses-personnelles-qui-plombent-nos-debats-politiques>